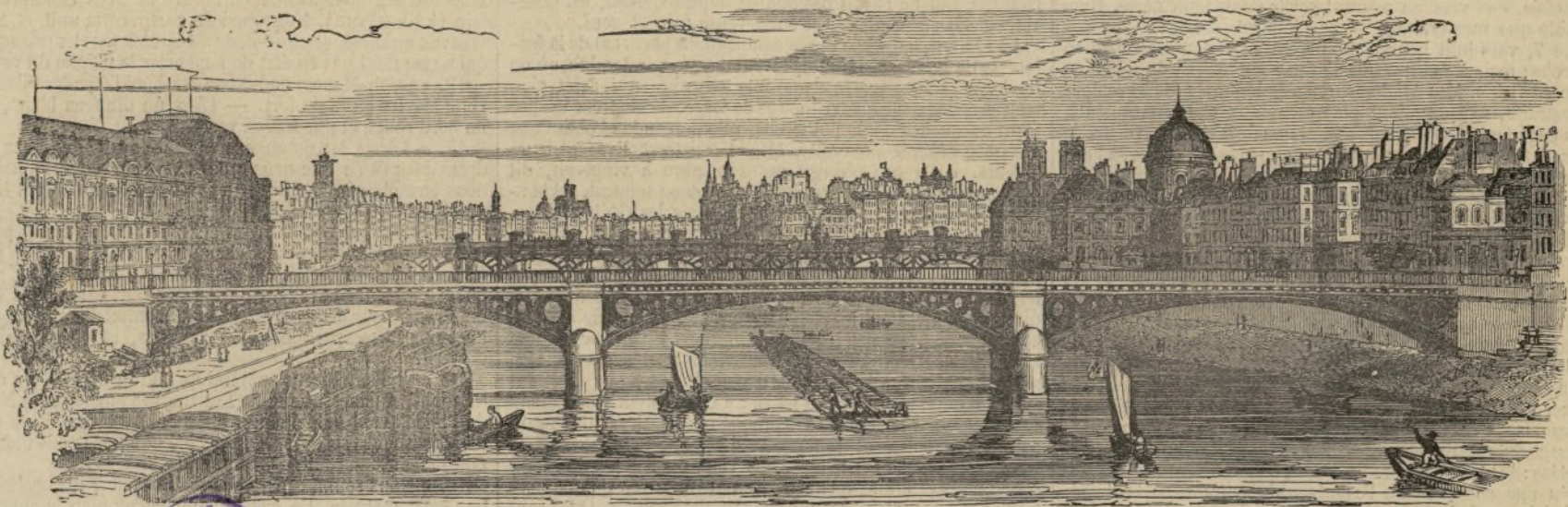


L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 5 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N^o. 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N^o 18. Vol. I. — SAMEDI 1^{er} JUILLET 1843.
Bureaux, rue de Seine, 33.

Ab. pour les Dép. — 5 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
pour l'étranger. — 40 — 20 — 40

SOMMAIRE.

Mémoires de lady Sale. *Partie IV. Lady Sale et Vue de l'intérieur de sa prison à Caboul. — Suite du Parisien. Départs pour la campagne (2 gravures); Vues des bords de mer (4 gravures). — Courrier de Paris. Le Crieur de Séraphin. — La Chambre des Pairs. L'Histoire et la Philosophie; Portraits de lord Lyndhurst, président de la Chambre des Lords, et de M. le chancelier Pasquier, président de la Chambre des Pairs; Plan et Vue intérieure de la Chambre des Pairs. — Les Deux Marquises, comédie (1^{er} acte). — Voyages en Zigzag; 11 gravures. — Bulletin bibliographique. — Annonces. — Modes; 4 gravures. — Inauguration d'une nouvelle Église Luthérienne à Paris; 4 gravures. — Amusements des Sciences. — Rébus.*

Mémoires de lady Sale.

Le 6 janvier 1842, une armée anglaise, forte de 4,500 soldats et d'environ 12,000 valets de camp, hommes, femmes et enfants, abandonnait aux Afghans révoltés le camp où elle



(Lady Sale.)

avait soutenu hors des murs de Caboul un siège de plus de deux mois. Sept jours après, un médecin, le docteur Brydon, arrivait couvert de blessures et épuisé de fatigue à Jellala-

bad, et annonçait à ses compatriotes épouvantés qu'il avait seul survécu au massacre de cette armée, dans les terribles défilés qui séparent Caboul de Jellalabad.

Cette nouvelle était malheureusement trop vraie. Cependant le docteur Brydon se trompait : l'armée avait péri, mais il n'était pas la seule victime échappée à la mort. Quelques femmes, des enfants, un petit nombre d'officiers détenus comme prisonniers et comme otages devaient, huit mois plus tard, être rendus à leurs familles éplorées, et donner à l'An-

gleterre et à l'Europe des détails plus exacts, plus complets et plus précis sur ce grand désastre.

Parmi ces prisonniers et ces otages se trouvait la femme du général Sale, qui commandait la première brigade. Son mari l'avait quittée le 19 octobre 1841, peu de temps avant que les Afghans s'insurgeassent à Caboul contre l'Angleterre et son instrument, le Shah Shoojah, et elle ne le rejoignit que le 20 septembre 1842, lorsque les Anglais reprirent partout l'offensive. Pendant cette année de séparation, elle tint soi-



(Lady Sale, dans la prison de Caboul.)

gneusement note, jour par jour, heure par heure, non-seulement de tout ce qui lui arrivait, mais de tout ce qu'elle entendait dire d'intéressant. C'est à ce curieux journal, publié textuellement à Londres tel qu'il fut écrit (1), que nous empruntons les détails qui suivent sur les tristes événements dont lady Sale fut le témoin, et dans lesquels elle a déployé tant de courage et de patriotisme.

Le 11 octobre 1841, le général Sale partit de Caboul à la tête du détachement qu'il commandait pour aller soumettre les Nigero-wiens révoltés. — Le 2 novembre au matin, une violente insurrection éclata tout à coup à Caboul. — Il serait inutile de raconter ici des faits déjà connus, sans aucun doute, de tous nos lecteurs; le massacre du colonel Burnes, les rapides progrès des insurgés, à la tête desquels s'était mis Akbar-Khan,

le fils de Dost-Mohammed, dépossédé jadis par l'Angleterre de son royaume, au profit du Shah Shoojah, la retraite forcée des troupes anglaises dans leurs cantonnements, les fautes commises par leurs généraux, le siège qu'ils soutinrent pendant soixante-sept jours, la famine qui les contraignit à demander une capitulation humiliante, l'assassinat de sir W. Macnaghten par Akbar-Khan dans une entrevue, et enfin la décision prise par les chefs de l'armée de tenter la retraite.

Le jeudi 6 janvier 1842, l'armée anglaise quitta ses retranchements. Le froid était très-vif, le ciel pur, et trente centimètres de neige couvraient la terre. Le premier jour on ne fit que cinq milles. À quatre heures du soir on s'arrêta pour camper, mais il n'y avait qu'un petit nombre de tentes. — Il fallait balayer la neige et se coucher sur la terre gelée. En outre, on manquait complètement de provisions. Plusieurs centaines d'hommes et de femmes moururent de faim et de froid pendant cette terrible nuit qui semblait présager les dé-

(1) *A Journal of the Disasters in Afghanistan, 1841-1843; by lady Sale. 2 vol. in-18. — Paris, 1843. Baudry. Avec cartes. 6 fr.*

sastres bien plus affreux encore des jours suivants. La veille de son départ, lady Sale ayant envoyé à un ami les livres qu'elle ne pouvait emporter, ouvrit au hasard les poèmes de Campbell, et ses yeux tombèrent sur le passage suivant :

« Peu, peu se sépareront où un grand nombre se sont réunis. La neige sera leur lindeul, et chaque touffe de gazon qu'ils fouleront sous leurs pieds deviendra le tombeau d'un soldat. »

« Je ne suis pas superstitieuse, écrivait-elle le 6 au soir ; toutefois, ces vers ne peuvent sortir de ma mémoire. Dieu veuille que mes craintes ne se réalisent pas ! »

Le 7, vers huit heures du matin, l'avant-garde reprit sa marche ; mais à mesure que l'armée approchait du défilé du Khoord-Caboul, les Afghans, qui s'étaient engagés à protéger sa retraite, se montraient plus nombreux et plus insolents. Des engagements sanglants eurent lieu de distance en distance entre les Anglais et leurs sauvages ennemis. On passa, à l'entrée du défilé, une nuit encore plus terrible que la première.

Le 8 au matin, la terre était couverte de cadavres : les ci-payes brûlaient leurs vêtements pour se réchauffer ; les soldats anglais, mourants de froid et de faim, avaient à peine la force de porter leurs armes et de se traîner. Le désordre le plus épouvantable régnait parmi cette multitude gelée et affamée. Chacun en fuyant abandonnait sur la route une partie des objets de prix qu'il avait emportés. Cependant le feu des Afghans, suspendu pendant la nuit, avait recommencé dès le lever du soleil, et Akbar-Khan fit prévenir le général Elphinstone que, s'il lui remettait comme otages le major Pottinger et les capitaines Mackenzie et Lawrence, il protégerait efficacement contre toute attaque l'armée anglaise pendant le passage redouté du Khoord-Caboul. Ses propositions furent acceptées : les trois officiers se livrèrent au *Sirdar* (général), et, après une courte halte, l'avant-garde entra dans le défilé. Mais laissons lady Sale raconter elle-même le premier épisode important de cette désastreuse retraite.

« Sturt, mon gendre, ma fille, M. Mein et moi nous marchions en avant, et M. Mein nous montrait du doigt les lieux où la première brigade avait été attaquée, et où lui, Sale, et d'autres avaient été blessés. À peine avions-nous fait un demi-mille, que nous essayâmes une violente décharge de mousqueterie. Les chefs accompagnaient l'avant-garde à cheval, et ils nous engagèrent à ne pas nous éloigner d'eux. Ils ordonnèrent à leurs soldats de crier aux Ghazis, postés sur les hauteurs, de ne pas tirer ; ceux-ci obéirent, mais les Ghazis ne les écoutèrent pas. Ces chefs couraient assurément les mêmes dangers que nous ; mais je suis convaincue que la plupart d'entre eux se fussent sacrifiés volontiers pour débarrasser leur patrie des conquérants anglais.

« Après avoir essuyé plusieurs décharges, nous trouvâmes le cheval du major Thain qui avait été tué d'un coup de feu dans le dos. Nous nous croyions en sûreté, et le pauvre Sturt rebroussa chemin (sans doute pour chercher Thain) ; son cheval fut tué sous lui d'un coup de feu, et, avant qu'il eût pu se relever, il reçut lui-même une blessure mortelle dans le bas-ventre. — Deux soldats l'emmenèrent avec beaucoup de peine au camp de Khoord-Caboul sur un poney.

« Le poney que montait mistress Sturt fut blessé à l'oreille et au cou. Une seule balle m'atteignit et se logea dans mon bras ; trois autres traversèrent ma pelisse sur mon épaule sans me toucher. Les Ghazis qui nous tiraient ces coups de fusil nous dominaient d'une très-petite hauteur, et nous ne leur échappâmes qu'en lançant nos chevaux au galop sur une route où dans toute autre circonstance nous les aurions prudemment maintenus au petit pas. »

La blessure de lady Sale était légère, mais son gendre mourut le surlendemain. 5,000 hommes avaient péri ce jour-là dans le défilé. À la nuit, il ne restait plus que quatre tentes... Tous ceux qui survivaient durent se coucher sur la neige ; la plupart étaient blessés et ne purent se procurer aucune nourriture. Combien s'endormirent, épuisés de fatigue et de besoin, qui ne se réveillèrent pas !

Le 9, Akbar-Khan offrit, pour éviter de nouveaux malheurs, de prendre sous sa sauvegarde immédiate les femmes et les enfants, s'engageant à les reconduire lui-même jusqu'à Jellalabad. On accepta ses propositions, et, le quatrième jour de la retraite, lady Sale et sa fille, veuve alors, se séparèrent des débris de cette armée qui, bien qu'elle eût encore livré pour otages le général Elphinstone, le brigadier Shelton et le capitaine Johnson, devait être massacrée trois jours après à Jugdalk et à Gundamak. Seul le docteur Brydon parvint à s'échapper.

Le *Sirdar* conduisit d'abord ses prisonniers à Tézén, à Jugdalk, puis à Tighree, ville forte située dans la riche vallée de Lughman. Mais il ne tint pas mieux ses dernières promesses qu'il n'avait tenu les autres. — Au lieu de les renvoyer à Jellalabad, il les fit partir pour Buddeabad, grande forteresse nouvellement construite à l'extrémité supérieure de la vallée. Ils y restèrent jusqu'au 10 avril, enfermés dans cinq pièces différentes. Parmi les compagnons de captivité de lady Sale étaient mistress Trevor, ses sept enfants et sa femme de chambre européenne, mistress Smith, le lieutenant Waller, sa femme et son enfant, et mistress Sturt. — Akbar-Khan lui permit d'écrire à son mari, qui lui fit aussi parvenir ses lettres.

Ici le journal de la pauvre prisonnière perd beaucoup de son intérêt ; elle ne peut plus que raconter les petites misères de la captivité, ou commenter les nouvelles qui dépassent de temps à autre les portes de sa prison. Quelquefois cependant, un événement extraordinaire vient encore troubler son existence monotone. Nous lisons ce qui suit à la date du 19 février 1845 :

« Je venais de monter sur la terrasse de la maison pour y chercher les vêtements que j'y avais étendus au soleil, lorsqu'un épouvantable tremblement de terre eut lieu. — Pendant plusieurs secondes je vacillai sur mes jambes ; mais, sentant que la terrasse allait s'enfoncer sous moi, je parvins heureusement à gagner l'escalier. À peine eus-je descendu quelques marches, la terrasse et le toit qui recouvrait l'escalier s'enfoncèrent avec un horrible fracas, sans qu'aucun dé-

bris m'eût atteinte. — Toutes mes pensées s'étaient portées sur mistress Sturt ; mais je ne voyais autour de moi qu'un affreux monceau de débris. — J'avais perdu presque entièrement l'esprit, quand j'entendis tout à coup des cris de joie : « Lady Sale, venez ici, nous sommes tous sauvés. » Je m'élançai aussitôt du côté d'où me venaient ces cris, et je trouvai tous mes compagnons de captivité réunis sains et saufs dans la cour. — Personne n'était blessé. — Aucun animal n'avait même été tué ; le chat favori de lady Macnaghten, qui ne l'avait pas quittée depuis Caboul, fut enseveli sous les débris, et on le retira sain et sauf.

Le 11 avril, lady Sale et ses compagnons partirent de la forteresse de Buddeabad, et ils furent dirigés sur Zanduh, où on les logea trente-quatre dans une chambre qui avait cinq mètres de long sur quatre mètres de large. — Mistress Waller étant accouchée d'une petite fille, elle demanda et obtint une chambre séparée pour elle, M. et mistress Eyre et leurs enfants. « Ce qui réduisit notre nombre à vingt-un, dit lady Sale. » Le 25, le général Elphinstone mourut. Akbar-Khan envoya ses restes à Jellalabad. Mais les Ghilzyes attaquèrent en route l'escorte qui les accompagnait, dépouillèrent le cadavre de son lindeul et le lapidèrent.

Cependant les Anglais avaient repris partout l'offensive, et leurs vainqueurs, désunis par des dissensions intestines, se disputaient à Caboul le pouvoir suprême. Lady Sale écrivit, assure-t-on, à son mari pour l'encourager à résister jusqu'à la dernière extrémité et à préférer la mort au déshonneur. Son journal contient, à la date du 10 mai, un passage qui lui fait autant d'honneur que cette lettre : « Les habitants de Caboul sont ruinés par la stagnation complète des affaires ; ils se rangeront probablement de notre côté dès que nous nous montrerons en force. — Le temps est venu de frapper le grand coup ; mais je crains qu'on hésite encore parce qu'une poignée de prisonniers est au pouvoir d'Akbar. — Que sont nos vies, si on les met en balance avec l'honneur de notre pays ? Non que je désire vivement avoir la gorge coupée ; au contraire, j'espère vivre assez longtemps pour voir les armes anglaises triompher encore une fois dans l'Afghanistan... »

Le 16 du même mois, lady Sale célébra l'anniversaire de son mariage en dinant avec les femmes de la famille de Mohammed-Shah-Khan. « Ce fut, dit-elle, une corvée fort ennuyeuse. Deux femmes esclaves nous servaient d'interprètes. Ces dames avaient en général une disposition très-prononcée à l'embonpoint, des traits grossiers et des membres épais. Elles étaient vêtues d'une manière commune avec des étoffes fort ordinaires. — L'épouse favorite, qui avait la plus belle toilette, portait une robe de soie de Caboul d'une qualité inférieure, recouverte par derrière, sans doute par économie, d'un tablier de perse. Cette robe ressemblait à nos vêtements de nuit et était ornée çà et là de pièces de monnaie d'or et d'argent ou de morceaux des mêmes métaux découpés de diverses manières.

« Elles portent leurs cheveux tressés en innombrables petites nattes pendantes ; — ces nattes ne se font qu'une fois par semaine, après le bain, et on les consolide en les enduisant de gomme. Les femmes qui ne sont pas mariées portent leurs cheveux en bandeaux, qu'elles laissent retomber sur leur front jusqu'à leurs sourcils, ce qui leur donne une physionomie très-peu aimable. Les jeunes filles gardent leurs sourcils tels que la nature les a faits ; mais dès qu'elles se marient elles en arrachent avec soin les poils du milieu, et se peignent l'arc des sourcils beaucoup plus grand qu'il ne devrait l'être. Les femmes de Caboul font un usage immodéré des couleurs rouge et blanche. Elles se peignent non-seulement les ongles, comme dans l'Indoustan, mais toute la main jusqu'au poignet, comme si elles l'avaient teinte de sang.

« Quelque temps après mon arrivée on entendit devant nous, sur les *numdas* (tapis), un linge sale, et on nous servit des plats de *pillau* (riz et viande) et d'autres mets peu appétissants. Ceux qui, invités à de pareils repas, n'ont pas apporté leur cuiller mangent avec leurs doigts, mode afghane à laquelle je ne me suis pas accoutumée. Nous buvions de l'eau fraîche dans une théière. »

Le 28 mai, il fallut quitter Zanduh pour se rendre à Caboul, car deux chefs avaient, dit-on, offert aux Anglais de lever 2,000 hommes et de délivrer les prisonniers. — Lady Sale fut enfermée dans le fort d'Ali-Mohammed, situé à trois milles de la ville, près de la rivière Loghur. On lui assigna d'abord pour logement une espèce d'écurie ouverte ; mais les femmes d'Ali-Mohammed ayant été renvoyées dans un autre fort, elle occupa leur appartement. Jamais sa captivité n'avait été aussi douce. Du fond de sa retraite, elle entendait presque chaque jour les coups de feu que se tiraient continuellement les divers partis qui, malgré l'approche des Anglais, continuaient à se disputer l'autorité suprême à Caboul.

Toutefois, si elle commençait à être mieux traitée, lady Sale conservait toujours d'assez vives inquiétudes : les bruits les plus sinistres circulaient dans le fort. Ses alarmes augmentèrent lorsqu'elle se vit obligée, le 25 août, de s'éloigner une fois encore de Caboul et de gagner Bamecan, où elle arriva le 5 septembre. — « On refusa de nous admettre dans le fort, dit-elle, et nous dressâmes nos tentes au-dessous de la forteresse et de la ville, qui furent détruites par Gengis-Khan ; mais les soldats étaient tellement ennuyés de garder notre camp, qu'on nous enferma dans un horrible fort à demi ruiné. Jamais nous n'avions été aussi mal logées. » — Toutefois le jour de la délivrance approchait : l'armée du général Pollock continuait sa marche triomphale sur Caboul. Il devenait chaque jour plus évident que les Anglais allaient bientôt tirer une vengeance éclatante de leurs défaites passées ; les soldats qui gardaient les prisonniers se montraient déjà disposés à trahir leur maître et à entrer en arrangement. « Le 11 septembre, dit lady Sale, le capitaine Lawrence vint nous demander si nous consentions à ce qu'une conférence eût lieu dans la chambre que nous habitions, comme étant la chambre la plus isolée du fort. Sur notre réponse affirmative, Saleh-Mahommed-Khan, le Syud-Morteza-Khan, le major Pottinger, les capitaines Lawrence, Johnson, Mackenzie et Webb se réunirent, et notre lit, étendu en plusieurs parties sur le sol, forma un divan. Là, tout fut réglé dans l'espace d'une heure. — Les officiers présents signèrent un traité par lequel nous promettons de donner à Saleh-Mahommed-Khan 20,000 roupies comptant, et de lui faire une pension mensuelle de 2,000 roupies. Il tenait pour sacrée, ainsi que les autres contractants, la parole des cinq officiers anglais ; seulement il insista pour que l'engagement écrit fût pris au nom du Christ, comme étant alors tout à fait obligatoire. Les signatures apposées, il nous déclara qu'il avait reçu l'ordre de nous conduire plus loin (à Khoooloon). Nous devions partir cette nuit, et Akbar lui avait ordonné, assure-t-il, de massacrer tous les prisonniers qui ne seraient pas en état de supporter la fatigue du voyage.

12. « Saleh-Mahommed-Khan a arboré l'étendard de la révolte sur les murs du fort. — C'est un drapeau blanc, avec un bord rouge et une frange verte.

13. « J'écris à Sale aujourd'hui ; je lui dis que nous tiendrons jusqu'à ce que nous recevions des secours, dussions-nous être obligés de manger les rats et les souris dont le fort est rempli.

14. « Cette nuit, nous avons été réveillés en sursaut par les tambours qui battaient aux champs ; ce qui, dans notre *yaghi* (rebelle) position, était un peu extraordinaire. — Il paraît qu'un corps de cavaliers de l'armée d'Akbar venait de se montrer autour des ruines. Saleh-Mahommed a envoyé quelques-uns de ses hommes en éclaireurs, et les ennemis ont disparu.

15. « Une lettre nous apprend qu'une insurrection a éclaté à Caboul. Akbar est en fuite. Les troupes anglaises de Nott et de Pollock sont à Maidan et à Bhodkbak. Un détachement marche à notre secours. Il est décidé que nous nous mettrons nous-mêmes en route demain matin.

16. « Nous sommes partis ce matin pour Killatopchee par une belle matinée. Ce ciel sans nuage ne nous annonce-t-il pas un avenir plus heureux ? Nous avons toujours quelques inquiétudes ; nous craignons qu'Akbar n'ait été prévenu de nos projets, et tous les hommes que nous rencontrons nous semblent les avant-courriers des troupes chargées de s'emparer de nous. Une heure après notre départ, nous avons eu une chaude alerte. Nous nous reposions un instant à l'ombre de gros blocs de rochers, lorsque Saleh-Mahommed-Khan s'approcha de nous, et parlant en persan au capitaine Lawrence, lui dit qu'il était parvenu à se procurer quelques mousquets et un peu de poudre (les officiers anglais avaient été désarmés depuis longtemps déjà), et qu'il le priait de demander à ses hommes s'ils voulaient s'armer. Le capitaine Lawrence leur adressa, en effet, cette proposition ; mais aucun d'eux ne l'accepta. Alors, je ne pus m'empêcher de m'écrier : Vous feriez mieux de m'offrir un mousquet, et je me mettrai à la tête de notre troupe. »

Sept jours après ce dernier exploit, c'est-à-dire le 21 septembre, lady Sale arriva avec ses compagnons de captivité à Caboul, où elle retrouvait l'armée anglaise victorieuse. La veille, elle avait été rejointe par le général Sale, qui la sauva d'un danger imminent. « Il est impossible, dit-elle, d'exprimer les sentiments que j'éprouvai à l'approche de mon époux. Ce bonheur, si longtemps retardé, que nous ne l'espérions plus, nous causa, à ma fille et à moi, une émotion douloureuse, et nous ne pûmes pas d'abord nous soulager par des larmes... Cependant, quand nous eûmes atteint les premiers postes, quand les soldats nous eurent manifesté, chacun à sa manière, la joie qu'ils avaient de revoir la femme et la fille de leur général, j'essayai de les remercier, mais je ne pus parler, et je pleurai abondamment. À notre arrivée au camp, le capitaine Backhouse nous fit faire un salut royal avec son artillerie de montagne, et tous les officiers de l'armée vinrent nous féliciter de notre heureuse délivrance. »

Pour compléter cette analyse rapide du journal de lady Sale, il ne nous reste plus maintenant qu'à traduire un dernier passage, dans lequel l'héroïque prisonnière résume elle-même les privations de tout genre qu'elle eut à subir pendant sa captivité :

« On dit que la vengeance d'une femme est terrible ; rien ne pourra jamais satisfaire la mienne contre Akbar, le sultan Jan et Mahommed-Shah-Khan. Toutefois, je dois le déclarer, après qu'Akbar eut fait ce qu'il avait juré de faire pour servir ses projets politiques, c'est-à-dire après avoir exterminé notre armée, en ne laissant s'échapper qu'un seul homme qui put raconter ce désastre ; après s'être emparé de certaines familles, il nous a bien traitées tout le temps que nous avons été ses prisonnières, c'est-à-dire il a respecté notre honneur. Nous étions mal logées, il est vrai ; mais les femmes de ce pays étaient-elles mieux logées que nous ? ne couchent-elles pas aussi sur la terre ? Ont-elles des chaises et des lits ? On nous donna toujours les provisions dont nous avions besoin, de la viande, du riz, de la farine, du beurre et de l'huile, et on nous permit de faire nous-mêmes notre cuisine. On nous força souvent à voyager par la chaleur, le froid ou la pluie ; mais les Afghans ont-ils plus de ménagements pour leurs propres femmes ? D'ailleurs, n'étions-nous pas prisonnières ? Quand nos vêtements s'usèrent, on nous fit cadeau de toile grossière et de drap commun pour nous couvrir. Pouvions-nous exiger de belles étoffes ? Si la vermine nous dévorait, elle n'avait pas plus de respect pour nos vainqueurs. Je ne crains pas de le répéter, nous avons toujours été aussi bien traitées que des captives pouvaient l'être dans un pareil pays ; mais, tout en rendant à Akbar-Khan la justice qui lui est due, je n'oublierai jamais cependant le mal qu'il a fait à l'Angleterre. S'il eût taillé en pièces notre armée en rase campagne ou dans les défilés, quelque stratagème qu'il eût employé pour la surprendre, il fût devenu le Guillaume Tell de l'Afghanistan, car il eût délivré sa patrie d'un joug odieux imposé par les kaffirs (infidèles) ; mais il assassina un plénipotentiaire, il traita avec ses ennemis, et il les trahit ; il fit massacrer sous ses yeux des milliers d'hommes et de femmes, mourants de faim et de froid, qu'il avait promis de nourrir et de défendre... son nom sera voué à un opprobre éternel. »

La saison des fleurs est enfin arrivée ; le mois de Mai, qui est devenu boudeur et capricieux, a retardé son apparition, et s'est montré sous le nom du mois de Juin. Juin s'est tranquillement affablé des habits de Mai, et s'il y a perdu l'or de ses moissons, il y a gagné les guirlandes de frais boutons de roses à peine éclos et les couronnes de bluets mêlés aux coquelicots des blés : et qui pourrait s'en plaindre ? A l'homme blasé, comme aux cœurs qui sentent leurs premiers battements, les fleurs ne parlent-elles pas un langage qu'il aime : à l'un, les souvenirs d'un amour passé, le premier bouquet donné par la femme qu'il a aimée ; à l'autre, l'espérance, l'avenir avec toutes ses joies, la révélation d'un bonheur futur, idéal, et presque toujours, hélas ! plus grand que la réalité.

Une année pour Paris c'est l'intervalle qui sépare la chute des feuilles des premiers fruits de l'été; et dans ces six mois il a vécu, il a appelé à lui toutes les joies, toutes les splendeurs; il a attiré dans ses murs l'aristocratie de tous les peuples; et quand il l'a rassasiée de bals, de spectacles, il prend son repos de tous les ans. Adieu donc à toutes les fêtes de l'hiver, et vive la campagne! Voici que commence le départ, et que cette troupe d'oiseaux, qui n'attendait que le soleil, s'envole à tire-d'aile.

Tout est donc fini cette année pour nous autres, pauvres citadins, qui, dans le cercle monotone de nos occupations, ne savons plus distinguer les saisons. Il nous faut assister au départ de tous, petits et grands, amis et indifférents ; mais, non, il n'y a même pas d'indifférents quand l'heure du départ a sonné. Qui de nous n'a pas suivi d'un œil de regret la voiture qui emporte l'heureux voyageur, en enviant son sort, en maudissant le sien ? Qui n'a pas subi ce supplice de Tantale, ces désirs infinis qui s'accroissent par l'impuissance ? voir partir et rester ; sentir de loin les fraîches émanations de l'églantier qui borde les routes, et se retrouver près des arbres rabougris des quais ; avoir des ailes à l'imagination et être de plomb dans la réalité !

Le Parisien n'est, à tout prendre, qu'un Bohémien endimanché ou civilisé; il s'efforce en vain de cacher son origine; sous le fard dont il veut la couvrir, on voit toujours poindre le sang des *Zingari*, et les efforts qu'il fait sont aussi inutiles que ceux de la malheureuse femme de Barbe-Bleue pour effacer les traces de sang de la clef fatale. *Avance et marche donc*, puisque tel est ton lot sur la terre; va! ne mens pas à ton origine; et puisque voilà les beaux jours, prends ton bâton de voyage et ton bonnet de nuit: *Avance et marche!*

Pour satisfaire à ce double goût de locomotion et de jardinage qui le distingue si éminemment, dès que le soleil se fait sentir plus chaud, le Parisien éprouve le besoin d'un horizon plus vaste, il lui faut un jardin de dix pieds carrés. Un pot de fleurs, c'est bon pour le printemps ; mais, l'été, il lui faut la pleine terre, les allées bordées de buis, la clématite et le chèvrefeuille, et le banc de bois ombragé de pois de senteur et de liserons aux mille couleurs.

Enfin le branle-bas général a commencé; cette heure attendue avec tant d'impatience a sonné, et tous, petits et grands, font leurs préparatifs de départ. Pas un ne reste inactif dans cette grande ruche où rien ne manque, ni la reine, ni le miel, ni les travailleuses, ni les frelons. De toutes les rues, vers toutes les barrières, voyez s'avancer ces hordes d'émigrants : ils ont fait de tendres adieux à ceux qui, moins heureux qu'eux, forment la partie non flottante de la population. Ils sont tristes de les quitter, mais cette douce tristesse, empreinte sur leur physionomie, est tempérée par un rayon de joie ; car enfin ils vont respirer à pleine poitrine l'air pur de la banlieue, y compris la Villette et Montfaucon.

D'autres ne dépassent pas l'intervalle compris entre le mur d'octroi et le mur d'enceinte : ils ont choisi un site agréable, bien aéré, avec de beaux arbres et un loyer pas cher, à Vaugirard, par exemple; et quand la famille est installée, que l'heureux locataire de cette villa a exploré dans tous les sens les environs, qu'il en connaît le fort et le faible, il invite ses amis à venir le dimanche partager son bonheur champêtre, et il leur écrit ceci :

Ceux qui transportent leurs dieux lares hors du mur d'enceinte, prennent des véhicules plus perfectionnés : à ceux-là il faut la tapissière ouverte à tous les vents, et dont la cargaison occupe une extrémité, pendant que les bienheureux campagnards sont assis par devant.

La moyenne propriété abandonne Paris à son tour ; elle va beaucoup plus loin, car elle a plus de loisir. Elle a loué à l'année un quart, un tiers de maison qu'elle meuble et qu'elle démeuble annuellement. Tous les ans, à la fin de mai, une voiture de déménagement attelée de un, deux ou trois chevaux vient dévaliser sa maison de ville au profit de la maison des champs. Et pendant que cette voiture chemine paisiblement, le propriétaire, qui ne peut plus rester à la ville dans sa maison vide, et qui ne peut encore s'installer à la campagne dans sa maison vide, se trouve, entre deux maisons, en diligence ; alors il saisit cette occasion pour visiter ses amis, allant de l'un à l'autre, de château en château, de manière à arriver chez lui en même temps que la voiture de déménagement. Que l'été lui soit léger !

expres pour vous entouré la France d'une vaste ceinture d'eau ; de Dunkerque à Bayonne et de Port-Vendres à Nice, la mer, immense, majestueuse, avec ses tempêtes et ses calmes, vous offre ses mille ports, qui pour vous se sont faits coquets et séduisants. Voyez, les vagues viennent caresser amoureuxment le rivage. La saison des bains de mer a commencé. Déjà une foule nombreuse est venue s'abattre sur la plage. Des malades, il n'y en a guère, à moins qu'on ne fasse monter au rang des maladies ces affections nerveuses, qui n'ôtent ni la gaieté, ni le sommeil, ni l'appétit, que nos ancêtres nommaient vapeurs, et que la science a décorées d'un nom nouveau que nous ne savons ni ne voulons savoir. A quoi bon être malade quand on va aux eaux ? Que deviendraient les excursions en mer ou sur terre, et ces curiosités qu'un baigneur, qui se respecte, doit avoir vues, ces ruines, dont chacun doit rapporter un fragment, qui irait les visiter ? Un malade doit rester chez lui : dès qu'il vient aux bains de mer, les probabilités sont qu'il jouit d'une santé de fer, d'un appétit conforme et d'une gaieté inaltérable.

Vous rappelez-vous qu'il y a peu de temps nous vous avons fait inaugurer le chemin de fer de Rouen, et que nous avons parcouru avec vous ces prés fleuris qu'arrose la Seine? Une fois à Rouen, quand vous aurez visité ses monuments et ses grands hommes, son port et ses vieux quartiers, que vous restera-t-il à faire? rien. Revenir à Paris! la mode s'y oppose. Allez donc au Havre. Voulez-vous prendre le bateau à vapeur? soit. Le panorama toujours changeant des bords de la Seine, l'aspect des coteaux qui deviennent de plus en plus sévères, celui même des habitations, dont la physionomie se modifie à mesure que vous avancez, tout vous prédispose à l'imposant spectacle qui vous attend à l'embouchure de la Seine. C'est déjà la mer à partir de Quillebœuf; c'est même plus que la mer, car il y a du danger à côtoyer ces bancs de sable mobiles, ces îles qu'un caprice de l'Océan, une marée trop forte, peut faire disparaître pendant des siècles. L'embouchure de la Seine a toujours été redoutée à bon droit par les plus exercés marins; aussi une protection tutélaire a peuplé Quillebœuf de pilotes *lamaneurs* qui veillent jour et nuit sur ses rivages, et dont l'expérience, achetée souvent au péril de la vie, guide à travers les courants les navires confiés à leurs soins. Autrefois il fallait être né, avoir été baptisé dans la ville, pour avoir le droit d'exposer ses jours dans la navigation hasardeuse de la Seine; aujourd'hui ce droit féodal, peu enviable, a disparu, et Quillebœuf renferme cent dix pilotes *lamaneurs* nés où il a plu à Dieu de les faire naître, mais qui mourront là, et dont les ossements auront acquis ainsi droit de cité.

Mais voilà que le Havre se montre à vos yeux avec ses remparts et les forêts de mâts de ses bassins. C'est une ville née d'hier, et qui, pour s'établir, a dû lutter contre la mer, son esclave aujourd'hui. A la fin du seizième siècle ce n'était encore qu'un groupe de cabanes de pêcheurs, défendu par deux tours. Louis XII y jeta, en 1509, les fondements d'une ville, qui ne s'agrandit, cependant, qu'aux dépens de Honfleur, dont les sables mouvants obstruèrent le port. François I^{er} l'entoura de fortifications, et éleva à l'entrée du port une tour qui porta son nom ; il fit même plus pour elle : il l'exempta de tailles et d'impôts, et lui octroya le nom de *Françoiseville* ou *Francoisopolis*, sous lequel elle n'a jamais été connue. Plusieurs fois, depuis, la mer couvrit le Havre, engloutit des maisons, transporta au loin dans les terres des barques de pêcheurs ; mais chaque fois les habitants élevaient un peu plus le sol, construisaient des jetées, et dans cette lutte qui dura de 1523 à 1765, le génie de l'homme l'emporta, et la mer muselée dut depuis lors se borner à ronger le pied des fortifications élevées contre elle. Rien n'a manqué en fait de désastres à l'histoire du Havre : il fut plusieurs fois pris et repris par nos amis les Anglais, qui sentaient toute l'importance commerciale d'un port qui peut tenir à flot en tout temps des bâtiments de 4 à 500 tonneaux.

Aujourd'hui le Havre serait heureux, n'était l'incendie de sa salle de spectacle qui lui fait défaut au moment où les baigneurs font naître dans la ville une activité métallifère, et où les artistes parisiens se donnent rendez-vous pour amuser loin de Paris des oreilles parisiennes. Pauvres baigneurs, je vous plains peu !

BAINS DE DIEPPE.

Ayuntamiento de Madrid

sement des bains de mer est un des plus beaux en ce genre qu'il y ait en France; il se compose d'une grande galerie de 400 mètres de longueur. Au milieu est un arc ouvert; à cha-

que extrémité sont des pavillons élégants, renfermant des salons ddcemment meublés, à proximité desquels sont disposés des pontons ou escaliers en bois, qui offrent un accès facile

sur le sable où sont disposées de nombreuses tentes: c'est là que l'on revêt le costume sacramental. Ce costume est peu pittoresque par lui-même, et s'il est loin d'embellir les femmes



(Départ de la petite propriété pour la campagne.)

qui n'ont pas à se plaindre d'avoir été disgraciées par la nature, en revanche il fait ressortir la laideur de certaines moins bien partagées, si toutefois il y a des femmes laides aux bains.

Ce costume se compose, pour la plus belle moitié du genre humain, d'un pantalon flottant de drap grossier et d'une blouse de même étoffe qui serre la taille et monte pudique-

ment jusque par-dessus les épaules: les pieds délicats sont préservés des galets de la mer au moyen de sandales attachées sur le cou-de-pied. Maintenant, voyez une



(Départ de la haute et moyenne classe.)

pauvre femme habituée au satin et à la gaze, emprisonnée dans cet affreux costume; elle s'abandonne en tremblant dans les bras de l'autre moitié du genre humain. La victime retient

son souffle, elle a mis sa blanche main devant ses lèvres et devant son nez, tant elle craint de laisser pénétrer une goutte de cette eau nauséabonde, visqueuse et amère, d'ava-

ler quelque crabe aux pinces menaçantes, quelque coquillage fantastique. Enfin elle jette un cri, elle a subi l'immersion; puis, quand elle est enhardie, le baigneur l'abandonne en la



(Les Bains du Havre.)

surveillant. Alors vous voyez ces femmes si craintives s'avancer dans la mer, se jouer avec la lame, lutter de vitesse avec elle ou la recevoir avec résignation. Puis, quand ses forces s'épuisent, le baigneur la reprend, la porte au rivage; son teint est bleu ou violet, suivant les tempéraments; ses pau-

vres membres frissonnent; sa main délicate et blanche grelotte de froid et ses dents claquent. Elle retourne à sa tente; elle s'est suffisamment amusée. Oh! ne me montrez jamais de femmes à la sortie du bain. Qu'avez-vous fait, madame, de votre fraîcheur, de la blancheur de votre peau, des boucles

ondoyantes de vos cheveux? Eh quoi! la mer a tout pris, grâce, beauté, chevelure, jusqu'à votre esprit, vous lui avez tout laissé? et qu'allons-nous devenir ce soir au salon de conversation? Vous pouvez à peine marcher! La valse ne vous verra pas vous élancer légère au milieu des groupes! Votre

voix, on ne l'entend plus : et les partitions de Rossini, madame, qui les chantera ? Vos doigts sont engourdis, et les brûlantes inspirations de Litz, de Prudent, de Thalberg, qui nous les fera entendre ? Oh ! maudit soit le bain, le baigneur et la mer ! mode funeste qui dépouille la femme de tout ce qui nous charme et nous enivre, des séductions du dehors !

Mais le soir est arrivé ; le salon se remplit. Le piano est ouvert, les quadrilles se forment, et, ô prodige ! celles que nous avons crues déchues de leur splendeur, que nous avons vues lasses, fatiguées, nous les retrouvons là, fidèles au plaisir, aussi fraîches, aussi gracieuses, aussi légères que la veille ; bénies soient-elles ! Baignez-vous, mesdames ; soyez le matin tout ce que vous voudrez ; faites suivant votre caprice, puisque le soir vous nous apparaissez gaies et splendides. Vous avez un

sixième sens dont les hommes sont généralement dépourvus ; c'est le sens du plaisir : avec les cinq sens communs à tous, vous êtes ce que la nature vous a faites, belles ou laides, jeunes

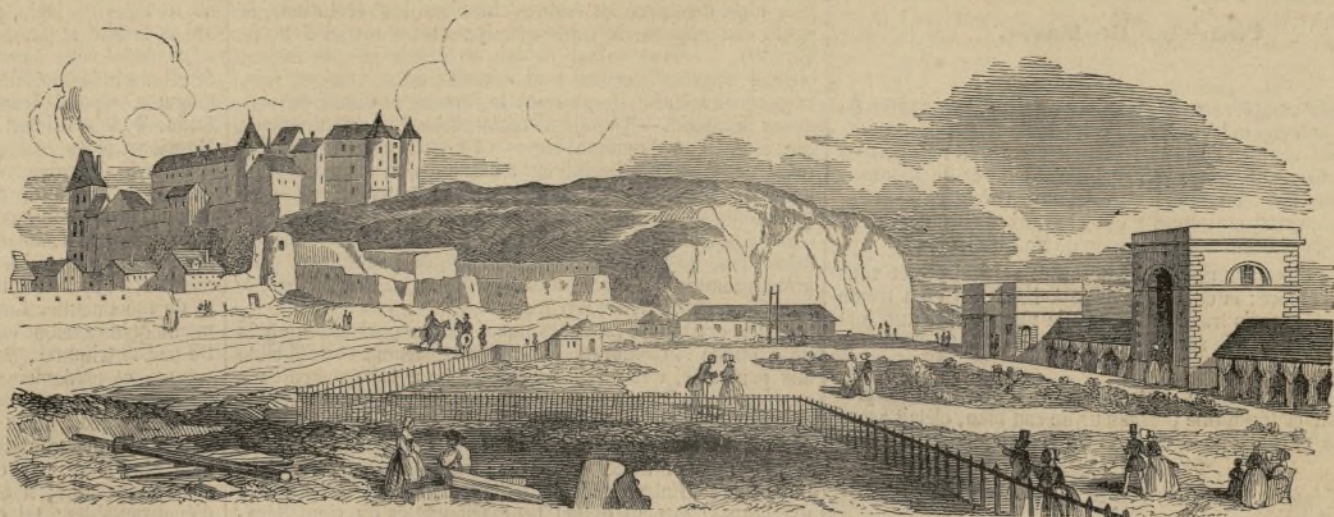
ou moins jeunes, chrysalides ou vers à soie ; mais que l'heure sonne, le sixième sens s'éveille, les salons s'illuminent, et vous arrivez belles et parées, avec vos vingt à vingt-cinq

ferme un grand salon, une salle de rafraîchissements, une chambre de repos et un salon de musique. La partie destinée aux hommes est composée d'une salle de billard et d'autres pièces ; ces deux corps de logis, symétriquement disposés, n'en forment qu'un seul à l'extérieur, et communiquent par les salons à une très-grande salle d'assemblée et de bal, décorée de colonnes et de pilastres ioniques.

La manière de prendre les bains à Boulogne diffère de celle des autres ports de mer. Chaque baigneur monte dans une voiture élégante et commode qui forme cabinet de toilette ; quelques-unes même peuvent contenir plusieurs personnes à l'aise. Un cheval (accoutumé à ce genre de travail, à ce que prétend un guide du voyageur) conduit la voiture au milieu de l'eau où elle reste immobile. Une tente en couil y est adaptée, et c'est quelquefois sous son abri que se prend le bain, sans que les femmes aient à craindre les regards indiscrets.

Les amusements à Boulogne sont ceux de tous les autres bains de mer, c'est-à-dire qu'il faut, là comme ailleurs, puiser dans son propre fonds. Cependant les excursions, qui seules peuvent rompre la monotonie de la vie ordinaire, sont fréquentes, car il y a beaucoup à voir dans les environs de Boulogne, soit qu'on remonte le cours de la Liane, ou la route nommée la Verte-Voie, soit qu'on aille visiter les carrières et les usines de Marquise et de Ferques. Rien de plus pittoresque que les moulins de Saint-Léonard et la chapelle gothique qui les surmonte, rien de plus gracieux que les vallées du Denaire et du Souverain-Moulin.

Partout à Boulogne et aux environs, vous retrouvez les souvenirs de la grande époque de Napoléon. Le nom de l'Empereur se mêle, dans toutes les bouches de cicerone, aux chroniques mêmes les plus anciennes. Le port, la colonne, le château du Pont de Briques, ancien quartier-général de Napoléon, tout parle de la gloire du grand capitaine ! Pourquoi faut-il qu'un descendant de l'Empereur ait associé dernièrement sa déplorable échauffourée aux grands souvenirs du commencement du dix-neuvième siècle ? Mais, respect au malheur ! l'ombre de Napoléon est assez vaste pour couvrir et racheter les fautes de ceux qui ont été trop faibles pour soutenir son nom !...



(Les Bains de Dieppe.)



(Les Bains de Boulogne-sur-Mer.)

ans, papillons aux mille couleurs, essaim diapré, artillerie à mettre en déroute une légion de saints !

BAINS DE BOULOGNE.

Nous voici à Boulogne, c'est-à-dire sur la route la plus directe de Paris à Londres ; aussi nous entendons encore tous les jours le bruit des querelles animées de Calais et de Boulogne ; chacun de ces ports veut être le point du littoral de la Manche où aboutira le chemin de fer de Paris en Angleterre. Chaque jour on enregistre le nombre de passagers, bêtes et hommes, qui empruntent cette voie, soit de France, soit d'Angleterre ; et vous-mêmes, paisibles baigneurs, vous entrez bon gré mal gré dans les éléments de succès de Boulogne, vous êtes couchés tout au long dans sa statistique ; vous pensez venir à Boulogne pour prendre tranquillement les eaux, pour tuer honnêtement un mois de temps, pour faire décentement votre métier d'esclave de la mode : détrompez-vous, vous êtes occupés à résoudre une question internationale d'une grave importance, et vous êtes peut-être l'unité qui, mise dans la balance, l'emportera sur Calais, ou, qui sait, le zéro qui, mis à la droite du chiffre significatif, décuplera les chances de Boulogne. A quoi n'est-on pas exposé dans ce siècle d'industrie, où l'on a dressé des autels au veau d'or ?

Boulogne se divise en haute et basse ville ; la ville haute date des Romains : elle est entourée de remparts transformés aujourd'hui en une charmante promenade plantée d'arbres séculaires, et d'où la vue embrasse le panorama le plus pittoresque ; d'un côté la basse ville et son port, le phare de Caligula, et à l'horizon la mer et les côtes blanchâtres de l'Angleterre ; de l'autre, une immense colline chargée de villas et d'habitations de plaisance, au pied de laquelle serpente la jolie rivière de Liane. Plus loin, les villages de Maquitré et Saint-Martin, que domine l'imposante montagne du Mont-Lambert ; et enfin la colonne de la grande armée surmontée de la statue de l'Empereur. Quant à la ville basse, elle est d'une origine récente : sa physionomie est toute différente de celle de sa sœur aînée. En haut on trouve le calme et le silence qui convient aux vieillards qui ont beaucoup vécu, beaucoup vu, et qui veulent mourir dans le recueillement de leurs souvenirs. En bas le mouvement, l'activité, le bruit de la jeunesse qui s'éveille à la vie ; ces deux villes, qui ont le même nom mais qui sont si dissemblables, peuvent porter la devise : Si

vieillesse pouvait, si jeunesse savait ; mais la vieillesse ne peut plus, et la jeunesse ne sait que quand elle vieillit.

Boulogne possède, dans sa ville basse, un bel établissement de bains de mer. La partie consacrée aux dames ren-



(Baigneur faisant prendre la lame.)

Courrier de Paris.

Sur quoi compter en ce monde, et qui peut se vanter de jouir du lendemain? Vous avez vingt mille livres de rentes: un coup de vent les emporte! Vos cheveux sont noirs, votre sourire charmant, votre œil plein d'ardeur et de flamme: passe une fièvre ou une pleurésie qui attriste ce sourire, éteint ce regard et donne à ces cheveux d'ébène la blancheur de la chevelure de Priam ou de Mathusalem!

Il y a quinze ans que le même arbre vous abrite et vous prête son ombre: la cognée le jette à bas! Il y en a trente que vous êtes assis tranquillement à la même place: un importun vient; c'est la mort qui vous dit: «Ote-toi de là que je m'y mette!»

Si quelqu'un devait se croire à l'abri de ces bourrasques du hasard et tranquille possesseur de son bien, c'était assurément le personnage dont vous voyez ici le portrait. Ex-



cepté par la mort, ennemi impitoyable et sourd, comment croire que ce bonhomme dût jamais être troublé dans ses habitudes et dans sa vie? Que fait-il en effet qui puisse attirer des jalousies et des haines? Que possède-t-il qu'on doive lui envier et lui ravir? Est-ce cette vieille houppe délabrée, dont l'acte de naissance se perd dans la nuit des temps? Est-ce ce chapeau contemporain de la houppe et défiguré par l'âge? Ses domaines s'étendent-ils de tous côtés, au point de faire envie, comme ceux de M. le marquis de Carabas? Non; il n'a que tout juste l'espace pour y placer le pied; là, notre homme se tient continuellement debout, tantôt sur une jambe et tantôt sur l'autre, comme un hôte de basse-cour. Quelquefois il fait une promenade de deux ou trois pas pour se délasser, promenade invariable qui ne change pas de terrain et ne s'étend jamais au delà d'une enjambée. Dans la chaude saison, les bouffées d'air brûlant l'attaquent sans l'abattre; dans l'hiver, il est livré, de toutes parts, au vent glacé qui circule et siffle autour de lui; rien ne l'émeut, rien ne le fatigue, rien ne le décourage; du 1^{er} janvier à la Saint-Sylvestre, vous le retrouvez toujours le même, intrépide à son poste et drapé dans les trous et les taches de son manteau.

Vous me demandez: Quel est cet homme? Eh quoi! ne le reconnaissez-vous pas? auriez-vous l'âme assez ingrate pour l'avoir oublié? Si vous avez jamais été enfant, si jamais votre nourrice ou votre mère vous a mené par la main, vous avez vu mon homme, vous l'avez aimé; à son approche vos yeux ont pétillé de joie, à sa voix votre cœur a battu de plaisir. Il était pour vous l'espérance et la récompense; on vous le promettait à condition que vous ne feriez pas de sottises, on vous le donnait si vous aviez été bien sages. Ah! vous le reconnaissez enfin! c'est le moniteur vivant des *Ombres Chinoises*, c'est le lieutenant ambulant de Séraphin!

Depuis près d'un demi-siècle! ce fidèle ami des enfants se tenait devant sa porte et devant son enseigne, faisant ses trois

pas de droite à gauche, et personne ne s'était avisé d'y trouver à redire. Venu là en 1789, par privilège du roi, né pour ainsi dire avec les ombres chinoises, les révolutions, la chute des empires, la ruine des dynasties n'ont pu l'ébranler; tout a remué autour de lui, et lui n'a pas un instant changé de place! les uns sont devenus ducs, princes, rois, empereurs même: il est resté le dévoué serviteur du seigneur Séraphin. — Que de métamorphoses! que de drapeaux renversés! que d'opinions mises à l'envers! que d'enseignes retournées! — Mon héros, en tout temps, n'a tenu qu'une bannière sur laquelle il a gardé invariablement inscrit ce résumé de ses sentiments politiques: *Ombres chinoises*. Pendant cinquante ans il a proclamé, sans interruption, du même ton, de la même voix, à la face du peuple, son programme immuable: les *Feux pyrrhiques*, le *Pont cassé*, le *Petit Poucet*, les *Deux Tirelires*.

Qui le croirait? c'est après une si longue possession, après un exemple si mémorable de désintéressement et de fidélité aux principes, que ce grand philosophe a été menacé dans son repos. Un voisin s'est plaint de cette promenade perpétuelle et de cette psalmodie monotone; barbare, qui n'a pas compris tout ce qu'il y a d'agréable et d'instructif à entendre bourdonner à son oreille, du matin au soir, ces mots innocents: «Entrez, messieurs! entrez, mesdames! les feux pyrrhiques! le pont cassé! les marionnettes du sieur Séraphin!» — N'est-ce donc pas l'âge d'or sur la terre?

La rancune du voisin a été jusqu'au procès. L'autre jour on a vu, ô honte! Séraphin, le vertueux Séraphin, traduit devant des juges comme un être nuisible et malfaisant; il n'aurait plus manqué que de lui faire boire la ciguë! Anytus ne demandait pas mieux. Mais la justice a reculé devant cette iniquité: d'une voix unanime elle a acquitté Séraphin. On dit même que le tribunal a souri, se rappelant son bon temps des *Deux Tirelires*. — Les petites filles, les petits garçons, les mamans, les bonnes d'enfants étaient dans la stupeur; la nouvelle de l'acquiescement de leur bon ami Séraphin vient de leur rendre la vie.

Il a repris sa promenade de trois pas; il s'est remis à convier les passants aux plaisirs des ombres chinoises; sa voix est la même, son pas le même, la même houppe, le même chapeau: la persécution ne l'avait point abattu, le triomphe ne l'a pas enorgueilli. Je quitte à regret cet hôte fameux de la galerie de Valois, le seul, on peut l'affirmer, que le Palais-Royal retrouve encore vivant et debout au même lieu, après tant de changements et de vicissitudes; mais j'y reviendrai quelque jour, et je médite sur ce sujet un beau livre que je compte intituler: *Mémoires philosophiques de Séraphin*. Quelles curieuses confidences ne doit-on pas attendre d'un homme qui a vu trois ou quatre générations naître, grandir et passer à la lueur de ses feux pyrrhiques! Cependant Séraphin se fait vieux; il faut y prendre garde et lui demander ses notes avant qu'il ne descende tout à fait dans le royaume des ombres.

— On s'extasie devant les inventions des romans et des comédies; comédies et romans n'ont jamais autant d'imagination que la réalité. Je n'en veux pour preuve qu'une aventure merveilleuse, dont la vérité vient d'être récemment certifiée par un double procès en première instance et en Cour royale; l'héroïne s'appelle mademoiselle Descharmes. Malgré les allures aristocratiques de son nom, mademoiselle Descharmes est un enfant du village; son père, simple paysan, vivait à grand-peine du produit de son labeur. Un jour, la pauvre fille, voulant soulager cette rude vie, se décide à venir à Paris pour y chercher du travail et du pain. Elle part seule du fond de sa Lorraine, en gros jupon, en gros souliers, portant toute sa fortune sous le bras. Arrivée dans la ville immense, elle va, vient, cherche, espère, attend et souffre; enfin quelqu'un lui propose une place de servante! Quelle fortune! Je vous demande si elle accepte avec joie! La voici parée de son cotillon des dimanches et de son bonnet le plus blanc, gagnant, non sans peur, la rue habitée par son futur maître, et frappant à la porte de sa maison. — Au troisième! lui dit le portier. — Notre Lorraine monte lentement l'escalier, le trouble dans le cœur, le feu au visage; les marches crient sous son pas pesant. Inquiète, hâlante, ahurie, elle rencontre un cordon de sonnette, s'en empare et sonne à tour de bras. «Que voulez-vous? lui demande un homme d'un âge mûr. — N'est-ce pas ici chez M. Valentin? répond-elle. — Non! — Je venais pour être sa servante. — Eh bien! entrez: j'ai aussi besoin de quelqu'un; vous ou une autre, peu importe!»

Elle entra en effet, et ne sortit plus de cette demeure qui venait de s'ouvrir pour elle si singulièrement. — Son maître était bon au fond de l'âme, mais exigeant et fantasque: il l'accablait de soins sans relâche et de travaux pénibles. Cette sévère autorité pesa sur la servante pendant vingt-huit ans, sans qu'elle cherchât à s'y soustraire, sans qu'elle fit entendre une plainte; quelquefois cependant il lui disait: «Jeanne, tu es une bonne fille; je ne t'oublierai pas; sois tranquille, tu auras quelque chose!»

Au bout de ces vingt-huit années, notre homme meurt vieux garçon; et collatéraux d'accourir bouche bée. On ouvre le testament: le testament déclare Jeanne Descharmes légataire universelle! La pauvre fille, naguère venue à pied de son village, la pauvre servante si rudement traitée, est transformée tout à coup en riche héritière. Elle a 800,000 fr. en maisons et en rentes, item bibliothèque magnifique et magnifique galerie de tableaux. Voyez ce qu'on gagne en ce monde à sonner plutôt à cette sonnette-ci qu'à cette sonnette-là!

On l'appela Jeanne tout court; on l'appelle maintenant mademoiselle Descharmes gros comme le bras; et les plus huppés lui ôtent leur chapeau en passant. Mais mademoiselle Descharmes est restée Jeanne comme devant: en changeant de fortune elle n'a pu changer de caractère ni d'habitudes. Les débats de l'audience ont révélé les détails curieux de cette immobilité: Jeanne est embarrasée des richesses de mademoiselle Descharmes; à peine lui faut-il par an 1,500 fr. pour vivre. Vous

croyez que mademoiselle Descharmes va se parer et courir par la ville? non pas: Jeanne a gardé ses simples vêtements; Jeanne ne sort pas du logis, pas plus que du temps de son maître qui se fâchait si par hasard elle mettait le pied dehors. — «Que faites-vous de vos journées? demande M. le président Séguier à mademoiselle Descharmes. — Je frotte mes appartements, répond Jeanne, et souvent je sers ma servante. Enfin, M. le président, je fais ce que je faisais du vivant de Monsieur; je vis comme s'il n'était pas mort.»

Un aïd héritier a eu l'esprit de trouver matière à procès dans cette fidélité de mademoiselle Descharmes au passé de Jeanne; il a intenté contre l'honnête fille une demande en interdiction, affirmant qu'une femme pourvue de quarante mille livres de rentes, qui ne sort jamais de chez elle et frotte elle-même son appartement, est évidemment atteinte d'incapacité et de monomanie. Les juges ont donné tort à l'héritier, de même qu'ils avaient condamné le persécuteur de Séraphin. De par le tribunal, Séraphin a sauvé son droit d'allée et de venue, et mademoiselle Descharmes peut rester Jeanne, puisque tel est son bon plaisir: c'est là une bonne semaine pour la justice... mais les semaines se suivent et...

Paris, malheureusement, n'a pas été tout entier occupé depuis huit jours, par des récits aussi naïfs et des aventures aussi innocentes; il en a eu de sinistres, de douloureux, d'épouvantables: tel est le train du monde: d'une minute à l'autre on tombe de l'élogie dans la tragédie, on passe du bien au mal, de la vertu au crime; l'honnête homme côtoie le scélérat; derrière l'agneau et la colombe, vous rencontrez le loup, et le vautour. Nous avons eu une horrible semaine: les nouvelles ont été couleur de sang; le *fait Paris* a donné dans le sombre et le féroce. A lire ce terrible répertoire, on a pu penser que nous vivions dans un monde uniquement peuplé d'assassins ou de victimes: ici c'est un aubergiste mis à mort et pillé par des bandits; là, un pauvre homme et sa femme surpris et égorgés dans leur sommeil; la terre du bois de Vincennes révèle des membres mutilés et vainement ensevelis; plus loin, c'est le suicide à l'œil hagard et à la main désespérée. Le châtimement a suivi les coupables et guidé la justice qui les tient sous sa garde, Dieu en soit loué! Mais cependant les bêtes fauves, ô mon Dieu! les tigres altérés de sang se mêleront-ils éternellement à l'homme fait à votre image?

— Un jeune ouvrier s'offre pour servir de remplaçant; on convient du prix et on dresse l'acte par-devant notaire; en sortant de l'étude, le jeune homme s'approche d'un vieillard triste et souffrant qui se tenait assis sur le banc de pierre voisin de la porte. «Tenez, mon père, lui dit-il en lui remettant un sac d'argent, voici pour vous; moi, je n'ai plus besoin de rien, je suis soldat!» Ce trait de dévouement filial épure l'atmosphère de meurtres et de crimes où nous avons passé tout à l'heure.

— Guzman d'Alfarache n'est pas mort; un sergent de ville vient de l'arrêter à la barrière du Maine: Guzman d'Alfarache était couvert de haillons et tendait la main aux passants d'un air piteux et affamé. Guzman, qui n'avait pas oublié les leçons qu'il reçut jadis des mendiants de Madrid, se donna pour manchot, pour borgne et pour boiteux; vérification faite, le sergent a trouvé derrière ces fausses plaies, un Guzman d'Alfarache au grand complet, pourvu de deux yeux excellents, de deux jambes parfaites et de deux mains qui en valent bien dix pour escamoter la bourse des badauds. O trouvaille non moins merveilleuse! le prétendu mendiant portait sur sa poitrine 14,000 francs en or dans une bourse de cuir. Le commissaire de police a envoyé le larron au dépôt de mendicité. Chemin faisant, Guzman, s'adressant au gendarme: «Ayez soin, lui dit-il, de placer mes fonds à la caisse d'épargne.» Si notre honnête jeune homme de là-haut avait eu le quart de cette somme! Mais l'argent sait-il jamais où il va se nicher?

— Qu'on dise encore que la France est déchue à l'étranger! Voici une preuve d'estime incontestable que l'Europe lui donne. La ville de Copenhague vient de voter un fonds extraordinaire destiné à faire voyager en France mademoiselle Fieldstedt et à perfectionner son éducation. Copenhague a spécialement stipulé que mademoiselle Fieldstedt passerait six mois à Paris à l'école... de danse! Mademoiselle Fieldstedt est première danseuse au théâtre de Copenhague. Il se peut que notre politique ne soit pas très-estimée là-bas, mais il est clair qu'on y fait grand cas de notre entrechat.

— Tandis qu'ailleurs on établit des sociétés de tempérance, voici venir un journal qui paraît destiné à faire une guerre à mort à ces honnêtes institutions; il est intitulé *le Bacchus*. A le considérer sous le point de vue de la politique à l'eau claire, c'est évidemment un journal d'opposition avancée et qui prend tout de suite couleur; le *Bacchus* se pose en ennemi des mélanges, de la litharge, du bois de Campêche et en restaurateur du vin franc, du vin généreux, du vin pur de tout mensonge et de tout alliage; c'est un journal à encourager. Il paraîtra tous les dimanches, à l'heure du déjeuner. Sa vignette représente un cep de vigne entrelacé. Le bureau d'abonnement est placé dans une cave; on craint cependant que les rédacteurs ne soient par trop bouchés.

— Le Jardin des Plantes vient de recevoir un nouvel hôte qui donne beaucoup d'inquiétude au *Constitutionnel*. Cet étranger, venu d'Asie, est connu vulgairement sous le nom d'éléphant; le *Constitutionnel*, en publiant cette grande nouvelle, ne nous dit pas si l'intéressant animal descend de l'éléphant Zamalava dont parle Quinte-Curce, et que Darius montait à la bataille d'Arbelles: le *Constitutionnel* déroge ici à ses habitudes d'érudition bien connue, et nous avons le droit de nous en plaindre. Le vénérable journal se contente d'annoncer que la bête est mal élevée et d'un très-mauvais caractère. Avis aux professeurs d'éléphants actuellement sans emploi!

— Les choses roulent et les voitures marchent; le luxe gagne jusqu'aux omnibus. Fi! de ces baraquas rudes et pesantes, où les pauvres Parisiens s'entassaient pêle-mêle comme un troupeau dans une étable! l'omnibus se pare,

l'omnibus devient coquet et magnifique : il a des coussins en velours moelleux ; il se divise en stalles, comme l'orchestre de l'Opéra ; il est peint et vêtu en vrai dandy. On ne va plus en *omnibus*, on court dans un palais roulant. « Tiens ! disait hier un homme en blouse, en prenant place à côté de moi, si j'avais su ça, j'aurais fait vernir mes bottes. Excusez, omnibus ! »

— Le mois de juillet vient d'éclorre ; je ne sais ce qu'il nous ménage en politique, mais il sera fertile en chansons et en danses. Les novellistes de coulisses lui promettent l'*OEdipe à Colonne* de Sachini, la *Péri*, ballet en trois actes, l'opéra-comique de feu Monpou, dernier chant de ce compositeur regrettable, puis d'autres roulades encore et d'autres entrecats que j'oublie. Pour moi, je n'en demande pas tant ; que juillet nous envoie un peu de beaux jours et de soleil, et je le tiens quitte !

— J'allais en rester là, quand j'apprends une grande nouvelle ; la nouvelle m'arrive par la poste, timbrée, cachetée et ainsi conçue : « Vous êtes prié d'assister aux convois, service et enterrement de mademoiselle Anne-Marie Lenormand, décédée le 23 juin 1845 dans sa soixante-quinzième année, rue de la Santé, n. 13, qui se feront le mardi 27 courant, à dix heures du matin, à l'église de Saint-Jacques-du-Haut-Pas. De Profundis. »

Il s'agit de mademoiselle Lenormand, la fameuse devineresse, qui a dit la bonne aventure aux impératrices et aux rois. Elle laisse, dit-on, un héritage de 500,000 francs à son neveu M. Hugo, lieutenant au 11^e régiment de ligne.

Mademoiselle Lenormand, souffrante depuis longtemps, avait abandonné seulement depuis quelques jours son trépid de la rue de Tournon pour aller mourir, chose singulière, rue de la Santé. On dit que son médecin la voyant à toute extrémité, s'approcha de son chevet et lui dit : « Mademoiselle, il faut mourir ! — Il y a longtemps que j'avais deviné celui-là, » répondit-elle ; et elle rendit le dernier soupir.

Une Visite à la Chambre des Pairs.

Si la visite que nous avons faite ensemble au Palais-Bourbon ne vous a pas fatigué sans retour de ces sortes d'excursions dans le domaine de la législation, nous poursuivrons aujourd'hui notre route, et frappant, comme d'honnêtes curieux que nous sommes, à la porte des pairs de France, nous allons les surprendre en flagrant délit de création des lois. Le palais de la Chambre des Députés, malgré la magnificence du mot, est moins un palais qu'une mesure, cette fois c'est un vrai palais que nous avons sous les yeux. Les pierres fraîchement grattées de la demeure des représentants s'élèvent sans plaisir pour la vue et sans réveiller dans l'esprit l'attrait endormi d'aucun souvenir historique, le Luxembourg, en étalant devant nous la belle ordonnance de ses murailles déjà revêtues de la vénérable livrée du temps, nous rappelle encore bien des pages de notre histoire, ou sombres ou folles, ou mesquines ou grandioses, comme tout ce qui raconte la vie de l'humanité.

Admirez avec moi l'œuvre que l'architecte de Brosse entreprit en 1615, sur les ordres de Marie de Médicis, et si cette imitation du palais Pitti vous paraît manquer de légèreté et de cette élégance poétique qui, dans les édifices mauresques, par exemple, résulte de la délicatesse et de la riche multiplicité des détails, reconnaissez que cette pesanteur relative n'est pas sans une certaine grâce, la grâce de la force et de la solidité. Dans l'aspect un peu triste peut-être de ces colonnes qu'étranglent dans toute leur longueur de lourds carcans de pierre, dans la physionomie sévère et massive de ces deux sortes de coupoles qui, de la porte d'entrée au corps de bâtiment principal, se répondent et se marient au regard avec noblesse, voyez comme un symbole du génie des premiers Médicis dont la fille éleva cette demeure, génie à la fois positif comme celui de la commerçante et industrielle république qu'ils administraient, et libéral cependant, noble, d'une grâce austère, élégant et solide, le génie du grand Cosme, en un mot, que ses héritiers ne raffineront qu'en le diminuant, et auquel ils ne donnèrent plus d'éclat qu'en lui ôtant de sa probité et de sa puissante vigueur. Telle est l'architecture de ce palais : il en est de plus délicates, de plus ouvragées, de plus brillantes ; il en est peu qui la surpassent par la juste proportion des membres, la robuste apparence et je ne sais quoi de sobre qui satisfait le goût.

J'ignore si Marie de Médicis put habiter le Luxembourg ; mais son second fils, Gaston d'Orléans, l'habita, et avec lui entrèrent sous ces voûtes neuves l'intrigue, l'incertitude et la faiblesse poussée jusqu'à la lâcheté. Là se tramèrent contre le cardinal bien des complots, où le prince ne joua guère que le rôle de pourvoyeur de têtes pour le compte de ce redoutable Richelieu qui, au centre de sa toile, immobile, implacable, laissait se jouer la mouche imprudente, et d'un mouvement brusque l'anéantissait. Après Gaston, sa fille la grande Mademoiselle emplit le palais de ses haines altières et de ses amours passionnés. C'est de là qu'elle partit pour aller sur les remparts de la porte Saint-Antoine faire tirer le canon contre les troupes du roi ; c'est là qu'elle revint plus tard cacher souvent ses pleurs et sa jalousie lorsqu'un secret mariage l'eut unie à Lauzun. N'entendez-vous pas en souvenir, dans cette cour aujourd'hui si morne, ce bruit de fanfares, de cymbales, cette voiture attelée de huit chevaux qui entre avec fracas, et le galop des gardes et des musiciens qui la précèdent ou la suivent ; qu'est-ce que cela ? c'est madame la duchesse de Berri, la fille du régent, digne fille d'un tel père, qui rentre chez elle après avoir parcouru Paris dans ce fol équipage, au grand scandale des amis de l'étiquette et notamment de Saint-Simon, qui lui aurait plutôt pardonné ses débordements inouïs, que de se faire escorter par une garde sans que son rang lui

en donnât le droit. La Révolution a passé et a pris possession de ce palais ; elle y loge d'abord ses prisonniers, puis son gouvernement s'y installe. Le Luxembourg vit Barras donner aux mœurs le signal de cette réaction de la volupé qui fit ressembler un moment la France à une assemblée de fous dansant dans un cimetière et heurtant, toute joyeuse, les débris de l'échafaud. Quelque temps après, le Directoire tombait dans ces mêmes murs où le général Moreau gardait à vue le directeur Gohier, honnête homme, courageux citoyen, qui, si la fermeté du caractère et la droiture des principes avaient suffi pour vaincre le génie, aurait épargné à la France le despotisme de l'Empire et assuré le maintien des lois. Plus proche de nous, c'est du sang, un sang glorieux qui rejaillit jusque sur ces pierres ; c'est là, pendant la nuit, que les pairs, constitués en tribunal, condamnèrent à mort un des plus vaillants généraux de la France ; c'est à deux cents pas qu'il fut mystérieusement fusillé.

Mais silence, pierres bavardes, silence, ou du moins ne nous parlez plus que du présent, la principale chose que nous venions chercher auprès de vous. Notre carte d'entrée, signée du grand-référendaire, nous donne place aux tribunes du midi. On y arrive par le grand perron et par des corridors mal éclairés, qui attendent l'achèvement d'une restauration qui nous semble bien lentement conduite ; enfin s'ouvre devant nous la nouvelle salle des séances de la Chambre des Pairs.

Je dis nouvelle, parce que les pairs siégeaient autrefois dans une autre partie du Luxembourg, dont je vous épargne la description, et que cette salle sort toute fraîche des mains des artistes qui lui ont donné son dernier lustre et qui ont achevé son dernier ornement. Eh bien ! que dites-vous de

cette salle ? Je dis qu'elle ressemble, à fort peu de chose près, à celle de la Chambre des Députés ; seulement elle est plus petite, percée d'un seul rang de tribunes drapées avec plus de richesse, ornée de peintures qui ne se trouvent pas chez sa grande sœur, et beaucoup plus dorée, comme il convient au rang sénatorial des gens qu'elle doit recevoir ; mais c'est le même hémicycle se rattachant par les deux extrémités au fauteuil de la présidence. Encore une différence : au lieu des stalles, des fauteuils vert et or, en forme de chaises curules ; enfin, ce qu'on ne voit point à la Chambre des Députés, le bureau du chancelier-président est placé dans une demi-coupole, soutenue par des colonnes jumelles en marbre jaspé, qui se détachent assez élégamment sur une draperie vert et or, comme le reste des tentures. Ce qu'il y a de singulier à ce sujet, et ce qui montre bien le caractère d'indécision et de lieu commun que prend l'architecture dans les siècles sans inspiration et sans foi, c'est que cette demi-coupole est tout à fait semblable à celles qu'on dessine généralement dans les églises et les chapelles pour y établir l'autel. Celle de la Chambre des Pairs, par la disposition de ses colonnes jumelles, ressemble précisément, avec un développement moindre, à la galerie cintrée qui se déploie derrière le maître-autel de la Madeleine ; en sorte que, de nos jours, il ne semble point étrange de placer indifféremment dans le même lieu un autel ou un fauteuil, un Dieu mort pour les hommes ou un chancelier qui ne mourra certainement pour personne. Dans les âges et dans les pays véritablement organisés, tout a son type, son caractère propre, sa loi ; dans les temps de confusion morale, quand les arts ont assemblé quelques lignes gracieuses, ils croient avoir tout fait, et comme dans la sphère philosophique toutes les idées s'effacent, ils ne cherchent à en repro-



(Chambre des Pairs.— La Philosophie dévoilant la Vérité, peinture du plafond de la Bibliothèque, par Riessner.)

duire aucune, et ne peuvent par conséquent rien exprimer.

Les peintures, dont plusieurs d'un mérite d'exécution incontestable, sont, les unes assez insignifiantes par leur sujet, les autres, d'un genre allégorique trop naïf, et quelquefois peu décent.

Pourquoi le *Couronnement de Philippe le Long*, dont le règne est un des plus pâles de notre histoire, occupe-t-il un dessin de porte à la Chambre des Pairs ? Les cinq ou

six personnages qui représentent, dit le plan de la Chambre, les Etats-Généraux de je ne sais quelle époque sur l'autre porte, ont plus d'à-propos ; mais, en fait, ils ne représentent rien du tout, car on ne voit point d'assemblée, et il est impossible de deviner ce que se veulent ces personnages que nul motif visible ne semble réunir. Sur la voûte, la *Justice*, la *Sagesse*, la *Loi*, et, dans un coin, la *Patrie*, qui a l'air trop petite fille, forment des sujets allégoriques dont il est facile



(Chambre des Pairs.— L'Histoire, peinture du plafond de la Bibliothèque, par Riessner.)

d'apprécier la convenance un peu banale. D'autres fresques, toujours allégoriques, entremêlent celles que je viens de citer. Dans l'une d'elles, qu'un miroir symbolique je crois reconnaître pour la *Vérité*, la principale figure est d'une ravissante expression ; il est impossible de voir des yeux plus séduisants, un plus joli visage, des cheveux blonds plus soyeux ; mais cette Vérité si gracieuse, qu'elle a l'air de la *Fable*, pour-

qu'elle étend-elle ses beaux bras blancs et ronds sur la vénérable assemblée ? Une Vérité si charmante n'a rien à faire au milieu des nobles pairs ; car, si par hasard son doux sourire est trompeur et qu'en réalité elle ne soit que le Mensonge, leurs mensonges, s'ils en faisaient, ne seraient pas si jolis, et leurs vérités, s'ils en disaient, devraient être beaucoup plus mâles et plus austères.

Au total, l'impression que laisse la salle des séances est celle d'un salon assez grandiose : tout y est discret, silen-

cieux, presque endormi; il n'y pénètre qu'un demi-jour favorable au repos. Aucun bruit n'y vient du dehors, et des tapis épais amortissent les bruits intérieurs; la voix elle-même, sans doute faite de sonorité dans la salle, n'y résonne qu'en sourdine et semble craindre d'éveiller des échos. Point de ce tumulte, de ce faux air d'écoliers en vacances, de ces



(John Singleton Bopley, baron Lyndhurst, grand-chancelier d'Angleterre.)

conversations multipliées qui, de tous les côtés et sur tous les tons, bourdonnent, de cette agitation, en un mot, qui frappe lorsqu'on entre à la Chambre des Députés. Ici, au contraire, de la dignité, si on veut, mais surtout un inaltérable calme, et qui règne invariablement sur ces bancs d'ailleurs presque toujours à moitié déserts.

Ce n'est pas là l'aspect de la Chambre des Lords. Dans leur antique salle de Westminster, beaucoup moins reluisante et dorée que celle des pairs de France, tendue de vieilles tapisseries décolorées, garnies de quelques fauteuils seulement pour les pairs ecclésiastiques, et de banquettes pour le reste des lords, il règne, au dire des écrivains anglais, un profond sentiment de dignité et de convenance; il s'en exhale un parfum de bon ton et d'aristocratie; mais il y a plus de vie, plus d'animation, on y sent l'exercice d'une énergie plus réelle, et tout ce qu'un corps puissant peut imprimer de force à ses membres, ils le montrent généralement. En présence de ce sac de laine où siège le chancelier d'Angleterre, et qui rappelle à ces héritiers de la féodalité anglaise les conditions à la fois agricoles, manufacturières et commerciales de leur prépondérance et de celle de leur pays, ils sont vraiment encore, aujourd'hui même que le sol commence à trembler sous leurs pieds et que la décadence est peut-être bien proche, la seule aristocratie de l'Europe qui ait un sens, une raison d'être en même temps qu'une incontestable action.

Le chancelier de France, revêtu de la simarre, bien connue de la presse satirique, portant en sautoir le grand-cordon rouge sur lequel flotte négligemment un rabat de dentelle brodée, et tenant à la main sa toque de velours noir garnie d'hermine, vient de s'asseoir au fauteuil. Les secrétaires qui composent le bureau de la Chambre prennent place à côté de lui, et aux deux extrémités du bureau, deux fonctionnaires, qui ne sont point pairs de France, le garde des archives et son adjoint. Les pairs, en frac gros bleu brodé d'or au collet et aux parements des manches, arrivent lentement et en assez petit nombre à leurs sièges: la séance est ouverte.

Que sera-t-elle pour nous, cette séance abstraite et typique qui doit nous résumer toutes les autres, et nous donner la substance du travail de la Chambre haute. Il faut bien le dire, elle n'aura ni traits décisifs, ni couleur éclatante, ni résultats bien féconds en grandeur ou en utilité. Bien des causes tendent à paralyser l'action des pairs de France; et sans discuter ici, ce qui nous mènerait trop loin, les germes de faiblesse contenus dans leur principe constituant lui-même, qui ne leur laisse d'indépendance ni dans leur origine ni dans l'exercice de leur part de pouvoir, on peut dire qu'eux-mêmes, renchérissant sur les tendances de leur principe, se lient encore volontairement les mains. A tel point qu'ils semblent les Hermès de la politique: sans bras pour agir, sans pieds pour marcher. Sans doute il y a beaucoup de lumières à la Chambre, des caractères honorables, des administrateurs consciencieux et instruits, des savants et des écrivains de premier ordre; mais, outre que parmi les célébrités qui s'y rencontrent, c'est moins l'éclat de l'intelligence qu'un certain caractère politique qui les a conduits à la pairie, on avancerait sans témérité que, dans ses conditions actuelles d'existence, l'assemblée fût-elle, par impossible, toute et imparfaitement composée des esprits les plus distingués dans les diverses branches du travail intellectuel, sa vitalité politique n'en serait ni plus grande ni plus assurée. En effet,

sans méconnaître, ou plutôt pour mieux apprécier les imprescriptibles droits de l'intelligence au gouvernement de la société, on peut avouer que ce n'est pas parce qu'on se sera montré un grand chimiste, un grand physicien, un grand philosophe, un grand poète, qu'on sera nécessairement un bon législateur. Tous les talents spéciaux, lorsqu'ils ne sont pas vivifiés par un grand et beau caractère, et par quelque puissance synthétique de l'intelligence, viennent s'effacer et s'éteindre, échouer irréparablement dans ce suprême œuvre de la conduite des hommes. Tout dépend donc à la fois du principe d'organisation d'une assemblée et du système qu'elle s'impose. Si elle est animée fortement du bien public; si, par tous les angles, elle pénètre très-avant dans les diverses classes de la société; si, sous quelque forme que ce soit, elle vit puissamment de la vie populaire et du sentiment national, elle trouvera toujours assez de lumières, et tracera dans l'histoire un sillon aussi large que richement ensemencé. Mais si on prend, çà et là, des talents de divers ordres, qu'aucun lien, aucune pensée commune, aucun intérêt commun ne réunit, pour leur conférer, avec un titre honorifique, une part effective dans la confection des lois; s'ils n'arrivent à cette position éminente que par un choix arbitraire et au gré d'une faveur qui échappe à tout contrôle, on crée ainsi un ensemble hétérogène, composé de parcelles brillantes, je le veux bien, mais qui jurent entre elles et ne peuvent marcher de front. Alors elles restent en place, et c'est à peu près ce que font les membres de la Chambre des Pairs.

Cette Chambre s'est persuadée qu'elle ne doit jouer d'autre rôle, dans le gouvernement de l'Etat, que celui de la chaîne d'enrayage qui sert à obvier aux inconvénients de la rapidité des pentes. Cette persuasion est si profonde, si absolue, que, bien qu'elle se soit fait une autre loi, par des causes analogues, d'appuyer toujours le pouvoir exécutif, s'il prend à celui-ci une velléité de progrès, si légère qu'elle soit, les pairs s'y opposent, et disent à l'audacieux: « Tu n'iras pas plus loin! » Dernièrement, les journaux ministériels eux-mêmes se dépitèrent un peu d'avoir des amis si opiniâtrement conservateurs, quand ils ont vu la Chambre repousser quelques petites et inoffensives améliorations que le ministère voulait introduire dans nos Codes.

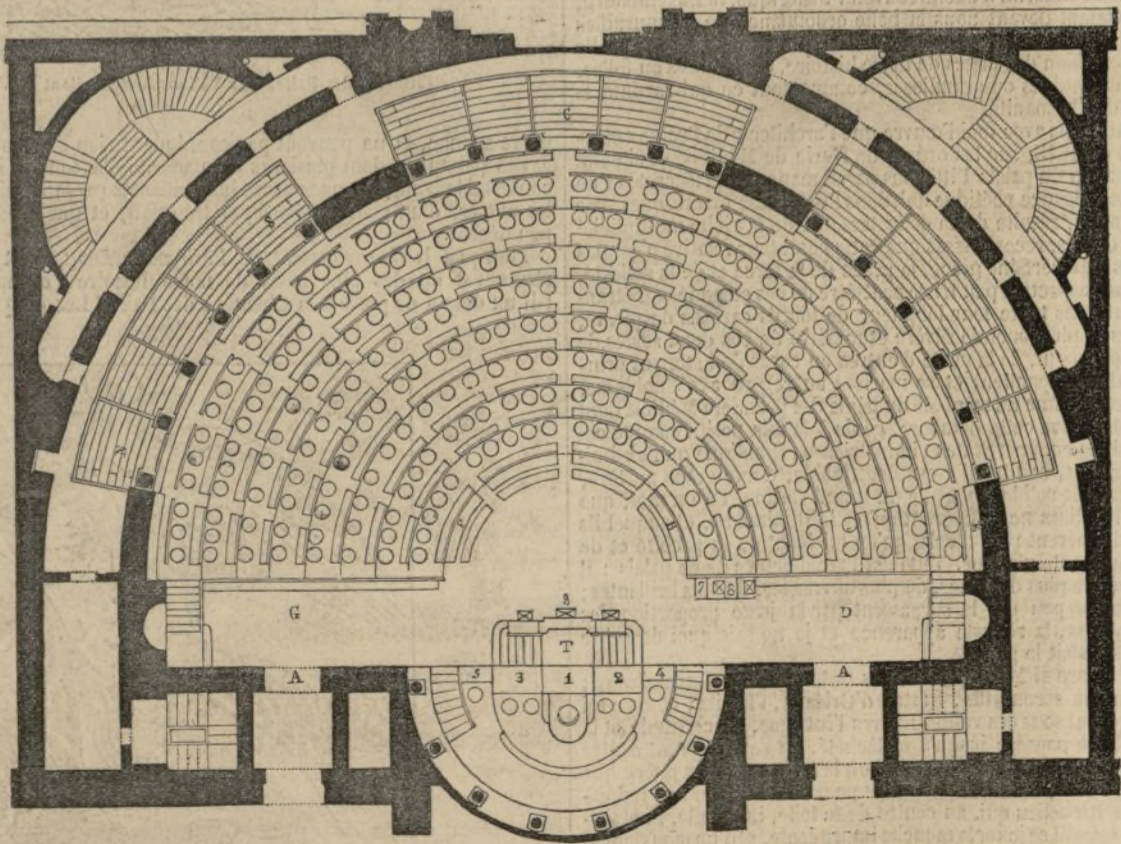
L'éloquence des orateurs de la Chambre des Pairs se ressent nécessairement du funeste système qu'elle a embrassé, et malgré les talents qu'elle renferme, il est rare qu'un rayon de leur supériorité se fasse jour dans leurs œuvres oratoires. L'éloquence vit de luttes et de luttes sérieuses, et dans ce paisible champ clos, on ne combat même pas avec les armes courtoises; le fer émoussé y semble encore trop terrible. Je ne me plaindrais pas qu'un respect même excessif des convenances y effaçât un peu trop les formes vives du langage, si, sous ce manteau couleur de muraille, se cachait l'éclat des pensées fortes et la vigueur des raisonnements. En dehors des questions de style, il y a les questions d'Etat; mais que peuvent

être ces graves questions, lorsqu'on est déterminé à l'avance à les juger toujours assez bien résolues, à penser que nos ancêtres et nous-mêmes avons assez fait, et qu'il n'y a plus rien à faire. Mirabeau lui-même s'atrophierait dans une pareille atmosphère, et, sous ce récipient pneumatique, l'asphyxie étoufferait ses larges poumons. Quoi! vous êtes, dans une me-



(M. Pasquier, chancelier de France, président de la Chambre des Pairs.)

sure assez restreinte, et vous prétendez être absolument l'élite de la société, l'élite du rang, l'élite de l'intelligence, et vous pensez que le grand acte de cette suprême intelligence collective est de n'en faire aucun! Comme le fakir indien, vous



(Plan de la Salle des séances de la Chambre des Pairs.)

- A. Entrée principale.
- D. Couloir de droite.
- G. Couloir de gauche.
- T. Tribune des orateurs.
- 1. Le président de la Chambre, M. le baron Pasquier, chancelier de France.
- 2. Secrétaires. (M. le marquis de Louvois.
M. le comte de Turgot.
- 3. Secrétaires. (M. le comte Durosnel.
M. le vice-amiral Halgan.
- 4. M. Cauchy, secrétaire-archiviste.
- 5. M. La Chauvinière, secrétaire-archiviste.

- 6. Huissiers.
 - 7. } Sténographes du Moniteur.
 - 8. } B. Bancs de MM. les ministres.
 - E. Banquettes réservées pour MM. les Députés.
 - C. Tribune du corps diplomatique.
 - S. Tribune de MM. les journalistes.
 - N. Tribune de MM. les gardes nationaux.
- On ne peut détailler l'emploi des autres tribunes, parce que leur destination varie d'un jour à l'autre.



D. Renard et K. Girardet del.

BEST. VELDOR. HOTEL. REGNIER. SC.

(Chambre des Pairs.)

croyez que la perfection consiste à s'accroupir au pied de l'arbre, et à y demeurer des années sans bouger? Et à quoi donc reconnaît-on, je ne dis pas l'intelligence, mais la vie, si ce n'est au mouvement? Quels sont les bienfaiteurs de l'humanité? ceux qui l'ont menée en avant. Quel est leur titre? d'avoir frayé, d'avoir éclairé la route. Loin donc la sa-

gesse oisive et stérile. Qu'a-t-elle laissée d'influence à la pairie, cette prétendue sagesse de l'immobilité? Si vous voulez être les premiers et vraiment les sages, réglez le mouvement, soit, mais menez-le. Conduisez-nous; mais, pour conduire les autres, il faut marcher devant eux. Et ne croyez pas surtout, quelles que soient les barrières que vous élevez, qu'elles arrê-

tent vraiment le génie de l'humanité. Le génie de l'humanité est le condor aux vastes ailes: vous aurez beau lui tracer magistralement un cercle infranchissable, vous ne pouvez pas emprisonner les airs.

LES DEUX MARQUISES,

COMÉDIE EN TROIS ACTES.

PERSONNAGES.

LE MARQUIS DE FAVOLI, colonel des carabiniers, commandant à Modène; trente-six ans.
 LA MARQUISE, sa femme.
 FRANCESCA, jeune veuve, marquise de Montenero, sa cousine.
 LA CHANOINESSE SANTA-CROCE, tante de Francesca.
 LE COMTE ODOARD, capitaine des carabiniers.
 RANNUCCIO, lieutenant des carabiniers; cinquante ans.
 MATTEO, domestique du colonel.

La scène se passe à Modène.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon; porte au fond; portes latérales, sur le devant, une table chargée de papiers.

Scène I^{re}.

LE MARQUIS DE FAVOLI, seul.

LE MARQUIS, assis à la table et lisant. — « A monsieur le marquis de Favoli, commandant de Modène... A monsieur le colonel Favoli... » Ah! voici des renseignements précis sur cette conspiration des carbonari! Le prince sera enchanté. Depuis qu'il sait qu'il y a des réfugiés français dans le duché, il ne rêve plus que révolte; et quand il n'a pas signé, avant son déjeuner, un ordre d'exil ou une sentence d'emprisonnement, il n'est pas tranquille sur sa principauté. (Il sonne, Matteo entre. A Matteo.) Le commandant Rannuccio est-il revenu de la villa du prince?

MATTEO. — Il attend les ordres de monsieur le marquis.

LE MARQUIS. — Qu'il entre. (Matteo sort.) Quel trésor pour le prince que le commandant! Il est né pour arrêter, comme le prince pour avoir peur; ce n'est pas un homme, c'est un verrou!

Scène II.

LE MARQUIS, RANNUCCIO.

LE MARQUIS. — Eh bien! que m'apportes-tu de la part du prince?

RANNUCCIO. — Les nouvelles les plus graves, les ordres les plus sévères.

LE MARQUIS. — Quelles nouvelles?

RANNUCCIO. — Une révolte a éclaté à Parme; le grand-duc a fait fusiller les deux chefs dans les vingt-quatre heures, et notre prince est résolu à l'imiter.

LE MARQUIS, à part. — Et il le ferait! (Haut.) Après?

RANNUCCIO. — Dix Français sont cachés dans Modène.

LE MARQUIS. — Je le savais.

RANNUCCIO. — Ils ont envoyé un plan de république aux officiers de carabiniers.

LE MARQUIS. — De notre régiment!

RANNUCCIO. — Une réunion doit avoir lieu demain, pendant la nuit, dans les environs de la villa.

LE MARQUIS. — En quel lieu?

RANNUCCIO. — Je l'ignore; mais je le saurai avant ce soir.

LE MARQUIS. — Quels sont les ordres du prince?

RANNUCCIO, tirant une lettre. — Les voici.

LE MARQUIS, lisant. — « Faire détruire le plan de république sur la place par les mains du bourreau. » Très-bien! voilà comme j'aime les auto-da-fé, quand on n'y brûle que du papier! (Lisant.) « Arrêter à tout prix les conspirateurs. » (A Rannuccio.) Et le châtiment?

RANNUCCIO. — Pour les suspects, les galères; pour les coupables, la mort. Que le capitaine Odoard prenne bien garde à lui.

LE MARQUIS. — Odoard, mon jeune aide-de-camp... Il n'a jamais conspiré que contre l'ennui.

RANNUCCIO. — Il est ardent, exalté.

LE MARQUIS. — Oui, pour tout ce qui est beau et noble.

RANNUCCIO. — Vous ne le connaissez pas.

LE MARQUIS. — Tu en as toujours été jaloux. Quel âge a donc ta femme?

RANNUCCIO. — Vingt ans, monsieur le marquis.

LE MARQUIS, riant. — Est-ce que ce serait là la cause? (Rannuccio fait un mouvement.) Rassurez-vous; je vais marier Odoard... Mais achevons ces dépêches. (Tout en lisant.) D'ici là, pour endormir toute défiance, le prince veut qu'on s'occupe de fêtes. Il y aura bal ce soir à la cour pour le mariage de la princesse Nicolini. Va commencer tes recherches. (Rannuccio sort.)

LE MARQUIS, somnolent. — Matteo!... (Matteo paraît. A Matteo.) Ma cousine Francesca est-elle chez la marquise?

MATTEO. — Elle vient de passer chez sa tante, madame la chanoinesse.

LE MARQUIS. — Madame la chanoinesse est ici!

MATTEO. — Elle est arrivée ce matin et a déjà demandé si M. le marquis était visible.

LE MARQUIS. — Voilà mes projets renversés... Cette respectable chanoinesse a un art incroyable pour dégoûter les

autres du mariage!... Si elle était ridicule au moins... mais non, elle a trouvé le moyen d'être vieille fille, religieuse et d'avoir de l'esprit... Il faut combattre sa présence! Matteo.

MATTEO. — Monsieur le marquis...

LE MARQUIS. — Allez chez le capitaine comte Odoard, et priez-le de passer chez moi.

MATTEO. — Oui, monsieur... (Au moment où il va pour sortir il aperçoit la chanoinesse, et annonce.) Madame la chanoinesse de Santa-Croce. (Il sort.)

Scène III.

LA CHANOINESSE, LE MARQUIS.

LA CHANOINESSE, riant. — Hé, bonjour, mon cousin!... Vous voyez que je n'ai pas voulu retarder d'un instant le plaisir de vous voir.

LE MARQUIS. — Quel air riant, chère comtesse! Votre joie me fait trembler. Est-ce que vous avez quelque mauvaise nouvelle à m'apprendre?

LA CHANOINESSE. — Je la trouve très-bonne.

LE MARQUIS. — C'est ce que je voulais dire.

LA CHANOINESSE. — J'ai décidé enfin Francesca à me suivre au couvent.

LE MARQUIS. — Quel prosélytisme de célibat!... Est-ce l'histoire du chien du jardinier, qui n'y touche pas et ne veut pas qu'on y touche?

LA CHANOINESSE. — Non, je vous le jure, il n'y a ni envie ni ressentiment... c'est pure conviction... je voudrais faire école.

LE MARQUIS. — Vous aurez de la peine.

LA CHANOINESSE. — Vous croyez donc, messieurs, qu'on ne peut pas se passer de vous?

LE MARQUIS. — Jusqu'à présent, mesdames, vous avez été assez de cet avis-là.

LA CHANOINESSE. — Eh bien, en vérité... je n'y puis rien comprendre; j'ai été jeune, pas plus mal qu'une autre... peut-être mieux même, à ce que l'on disait... et les prétendants ne manquaient pas autour de moi, d'autant plus que j'avais une grande fortune; et rien ne vous attire plus, messieurs, que les beaux yeux d'une cassette... Eh bien, je n'ai jamais pu avoir la plus petite passion... c'était peut-être de ma faute... mais je crois plutôt que c'était de la vôtre; d'abord, convenez-en, vous êtes tous fort laids, et si par hasard un de vous échappe à la règle... c'est un fat.

LE MARQUIS. — Dans quelle catégorie me rangez-vous, cousine?

LA CHANOINESSE, avec gaieté. — Vous?... vous tenez des deux.

LE MARQUIS. — Grand merci!

LA CHANOINESSE. — Mais revenons à ma nièce, marquis. Savez-vous que vous êtes un ingrat de ne pas vouloir que je fasse une sainte de votre nom?

LE MARQUIS. — Pourquoi cela?

LA CHANOINESSE. — Cela compterait peut-être à la marquise par substitution.

LE MARQUIS. — Ah! toujours des épigrammes contre la femme que j'ai.

LA CHANOINESSE. — Comme vous contre le mari que je n'ai pas...

LE MARQUIS. — Mais, à votre tour, pouvez-vous penser à faire une religieuse de Francesca?... un cœur si aimant, si tendre...

LA CHANOINESSE. — C'est pour cela... Charmante enfant! quelle sensibilité vraie et naïve! quel trésor de dévouement, d'abnégation... vous ne la connaissez pas... un homme ne peut pas apprécier un tel cœur! Elle serait capable de se sacrifier pour celui qu'elle aimerait; et vraiment, messieurs, vous n'en valez pas la peine.

LE MARQUIS. — Comment, vous voulez que tant de grâces soient perdues?

LA CHANOINESSE. — Je les aime mieux perdues que profanées; tout serait blessure pour elle au milieu de vos passions égoïstes et hypocrites... d'ailleurs n'est-elle pas marquise comme votre femme? n'a-t-elle pas été mariée?

LE MARQUIS, riant. — Mariée! mariée!... J'honore infiniment la mémoire de feu le marquis de Montenero, mon cousin; mais il avait soixante-quinze ans quand il a épousé Francesca, et...

LA CHANOINESSE. — Monsieur...

LE MARQUIS. — Ah! pardon... je vous parle toujours comme si vous ne compreniez pas.

LA CHANOINESSE. — Encore... mais à votre tour... quel besoin avez-vous de remarier Francesca?

LE MARQUIS. — Esprit de propagande, comme vous.

LA CHANOINESSE. — Je ne vous croyais pas si bon chrétien. Vous, prôner le mariage!... C'est de l'oubli des injures.

LE MARQUIS. — Toujours contre ma femme! Il est vrai que la marquise est un peu capricieuse, un peu volontaire, un peu coquette, un peu mordante... Mais avouez qu'en revanche, et pour rétablir l'équilibre, je suis avec elle d'une douceur...

LA CHANOINESSE. — D'une douceur honteuse pour un homme.

LE MARQUIS, riant. — Je respecte en elle l'image de mon souverain. Vous ignorez ce que c'est que d'épouser la fille d'un prince... et la fille naturelle encore!

LA CHANOINESSE. — Avouez donc que vous avez peur!

LE MARQUIS. — Peur? Vous savez que je ne redoute guère personne.

LA CHANOINESSE. — Toujours vain de vos duels.

LE MARQUIS. — Que voulez-vous? je n'ai que cela de sérieux. Je suis moqueur, sceptique, il faut bien que je regagne la considération par quelque endroit; et puis cela m'est d'un grand avantage: on n'ose pas s'attaquer à ma femme, on sait ce qu'il en coûterait.

LA CHANOINESSE, riant. — Est-ce que vous seriez jaloux?

LE MARQUIS. — Dieu m'en garde!... Mais je hais le ridi-

cule, et si ma femme me trompait, fût-ce pour mon meilleur ami... je le tuerais sans pitié. (La chanoinesse fait un mouvement. Le marquis, riant.) Rassurez-vous; la réputation de mon épée me met à l'abri, et, sûr de ce côté, je permets à la marquise tous ses caprices, ses despotismes...

LA CHANOINESSE. — Sans compter que vous vous en accommodiez assez bien, parce qu'à chaque éclat qu'elle vous fait, le prince son père vous envoie une dignité de plus.

LE MARQUIS. — Et voilà pourquoi j'ai avancé si vite! Ah! comtesse, je vous ai volé celui-là.

LA CHANOINESSE. — J'en trouverai d'autres; la matière est si riche! Mais, dites-moi donc, monsieur le marquis, est-ce que le fief de Montenero ne vous reviendrait pas, si Francesca se remariait?

LE MARQUIS. — Sans doute.

LA CHANOINESSE. — Eh bien! voyez un peu comme le monde est méchant! Ne prétendait-on pas hier, chez le prince, que si vous pressiez tant votre cousine de donner un successeur à votre cousin, c'était pour avoir ce titre et ce fief... Je n'en ai pas cru un mot, comme vous le pensez bien.

LE MARQUIS. — J'en suis convaincu, et j'avais été reconnaissant par prévision. N'ai-je pas entendu dire avant-hier que si vous insistiez vivement pour que Francesca entrât dans le couvent de Santa-Croce, c'était afin d'en être nommée supérieure. Vous devinez ce que j'ai répondu.

LA CHANOINESSE. — Allons! c'est de bonne guerre; mais je vous jure que je n'ai aucun intérêt personnel...

LE MARQUIS. — Et quand vous en auriez, où serait le mal? Vous et moi, nous ne voulons que le bonheur de Francesca; eh bien! par hasard, notre fortune se trouve sur la même route que son bonheur, faut-il donc rebrousse chemin à cause de cela? Ce serait de l'égoïsme de délicatesse... Mais j'aperçois Francesca et ma femme, les deux marquises.

Scène IV.

LES MÊMES, FRANCESCA, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, à la chanoinesse. — Madame la chanoinesse, nous vous cherchions.

LA CHANOINESSE. — Pourquoi donc?

LA MARQUISE. — Francesca ne veut pas faire ses commandes de toilette sans vous.

LA CHANOINESSE. — Pour le bal de ce soir? pour le mariage de la princesse Nicolini?

FRANCESCA. — Oui, chère tante; il faut que vous m'aidiez dans le choix de ma parure.

LE MARQUIS, à Francesca. — Vous voulez donc être bien belle?

FRANCESCA, rêveuse. — Oui...

LE MARQUIS. — Quel est donc le jeune cavalier?... (L'observant et gaiement.) On dit que la princesse ouvre le bal avec le capitaine Odoard.

FRANCESCA, troublée. — Ah! vraiment.

(La chanoinesse observe la marquise.)

LE MARQUIS. — En connaissez-vous un plus digne, beau, brave?...

LA MARQUISE, avec un accent d'ennui. — Ah! voilà les éloges du capitaine Odoard qui recommencent! Je ne conçois pas ce que l'on trouve en lui de si accompli. Il est jeune?... qui est-ce qui n'est pas jeune? brave? c'est son métier; beau?... il le croit; spirituel?... il le dit.

LE MARQUIS. — Vous êtes injuste; jamais un mot...

LA MARQUISE. — Il le laisse voir, c'est la même chose.

LA CHANOINESSE, à part. — Elle dit bien du mal d'Odoard. Est-ce qu'elle penserait tout le contraire?

LA MARQUISE. — Je ne comprendrai jamais ni les administrations ni les préférences qui l'entourent.

LE MARQUIS, à Francesca. — Et vous, cousine?

FRANCESCA, troublée. — Moi, mon cousin... mais.

(Rannuccio entrant.)

RANNUCCIO. — Une dépêche pour M. le colonel.

LE MARQUIS. — Donne. (Lisant.) Voilà comme on ne sait jamais ce que le temps vous amènera. Je comptais vous accompagner ce soir, mesdames, et il faut que je monte à cheval dans quelques heures et je passe la nuit hors de Modène.

LA MARQUISE, avec une indifférence affectée. — Ah! vous partez ce soir?

FRANCESCA. — Et pourquoi donc?

LE MARQUIS. — Une affaire qui ne sera pas grave, j'espère, mais qui exige ma présence; une conspiration de carbonari. (Se tournant vers Rannuccio.) Faites tous vos préparatifs, puis vous passerez chez le comte Odoard et vous lui direz que je l'attends.

LA MARQUISE, d'un air indifférent. — Est-ce que vous emmenez le comte?

LE MARQUIS. — Non, non, (se penchant vers sa cousine.) je ne suis pas assez mauvais cousin pour cela.

FRANCESCA, troublée. — Mon cousin!...

LA MARQUISE, sortant. — Venez-vous, Francesca?...

LE MARQUIS, bas à Francesca. — Restez.

LA CHANOINESSE, qui a entendu ce mot, s'approchant du marquis. — Marquis, je vais vous prouver que je ne vous redoute pas... je vous laisse avec Francesca. Allons, travaillez, persuadez; dites-lui bien que le comte Odoard est charmant... Mon pauvre marquis, vous avez de l'esprit, mais vous n'y voyez goutte. (Elle sort.)

Scène V.

LE MARQUIS, FRANCESCA.

LE MARQUIS, regardant Francesca, qui a la tête baissée. — Charmant visage, cœur charmant! (S'approchant d'elle.) Hé bien, à quoi pensez-vous, rêveuse?

FRANCESCA. — Je pensais... je pensais à ce bal.
LE MARQUIS. — Ah! vous pensiez à ce bal? et pas à autre chose?

FRANCESCA. — A quoi donc?

LE MARQUIS. — Voyons, chère cousine, ne dissimulez pas; vous savez bien que, quoique vous ne m'avez rien confié, je suis un peu votre confident. Dites-moi pourquoi, depuis quel temps, vous êtes triste?

FRANCESCA. — Que voulez-vous, mon cousin? on vit sur la foi d'une chimère, on est aveugle, on veut l'être; et puis vient un moment qui déchire le voile, et alors... Oh! il y a des choses qui font bien du mal!...

LE MARQUIS. — Chère cousine, s'il n'y avait de chimère que votre peine! (*Elle secoue tristement la tête.*) Me permettez-vous de vous deviner pour vous consoler?

FRANCESCA, *malgré elle*. — Oh! mon cousin, il ne m'aime pas!

LE MARQUIS. — C'est impossible! vous êtes si bien faits l'un pour l'autre... Tous deux jeunes, beaux, généreux, dévoués; vous, Francesca, vous vous sacrifieriez pour celui que vous aimez; lui, en se faisant tuer pour un ami, il lui dirait: Merci... Oh! deux âmes pareilles doivent se comprendre... Il vous aime!

FRANCESCA. — Je l'ai pensé d'abord comme vous. Il était si aimable, si empressé, je cédai à cet attrait... alors je devins triste; mais lui, il resta gai, spirituel... On n'est pas si aimable quand on aime.

LE MARQUIS. — S'il a la tendresse gracieuse, ce n'est pas sa faute; ne vient-il pas sans cesse ici?

FRANCESCA. — Mais y vient-il pour moi?

LE MARQUIS. — Pour qui pourrait-il y venir?

FRANCESCA. — C'est ce que je me dis. Mais pourquoi ne jamais me parler de ce qu'il éprouve?

LE MARQUIS. — Ne tâchez-vous pas de lui cacher ce que vous éprouvez?

FRANCESCA. — C'est vrai..., mais pourquoi rechercher toutes les femmes plus que moi, même ma cousine?

LE MARQUIS. — Il fait la cour à ma femme? Plus de doute! les prétendus commencent toujours par séduire la famille.

FRANCESCA. — Mon cousin, m'aimera-t-il encore longtemps ainsi dans la personne de mes grands parents?

LE MARQUIS. — Cela dépend de vous... Voyons, faut-il tout vous dire? Eh bien! je sais pourquoi il n'ose pas se déclarer.

FRANCESCA. — Parlez!

LE MARQUIS. — C'est que vous avez, à ses yeux, un immense défaut...

FRANCESCA. — Un défaut! je m'en corrigerai.

LE MARQUIS, *riant*. — Attendez, attendez; je sais beaucoup de gens qui vous prendraient ce défaut-là, si vous vouliez vous en défaire... Vous êtes très-riche, et Odoard n'a que son épée et son nom.

FRANCESCA. — Je n'y avais jamais songé!

LE MARQUIS. — La délicatesse arrête sur ses lèvres l'aveu d'un amour qui ressemblerait à un calcul..., et vous êtes pour lui dans la position des reines que l'on n'ose pas aimer, à moins qu'elles ne disent: Je vous le permets.

FRANCESCA. — Ah! quel trait de lumière, mon cousin. Parlez encore; oui, tout s'explique maintenant; quoi de plus naturel... que son silence! de plus naturel... et de plus noble! C'est bien à lui... Et moi qui l'accusais! N'est-ce pas que c'est bien! Je suis folle! une seule pensée m'avait mise au désespoir... et un seul mot de vous me comble de joie. Mon Dieu!... que la tête est faible, quand le cœur est rempli... Mais maintenant, mon cousin... je ne crois plus que vous, je m'abandonne à vous. Voyons, dites, que dois-je faire? car il faut le démentir... tout de suite... tout de suite...

LE MARQUIS. — C'est cela... complotez ensemble...

FRANCESCA. — Oui; donnez-moi un bon conseil. Comment lui dire qu'il a tort de se taire?

LE MARQUIS. — Certes, voilà la première fois qu'une femme demande avis à un homme pour en amener un autre à ses pieds.

FRANCESCA. — Ah! répondez-moi.

LE MARQUIS. — D'abord, ma jolie cousine... il ne faut plus, quand il s'approche, garder cet air froid et digne.

FRANCESCA. — J'ai l'air froid avec lui! Oh! mon cousin, je crois à mon tour que vous ne vous y connaissez pas.

LE MARQUIS. — Il faut l'enhardir.

FRANCESCA. — Je l'enhardirai.

LE MARQUIS. — Être un peu coquette.

FRANCESCA. — J'ai peur de ne pas être très-habile là-dessus.

LE MARQUIS. — Demandez des leçons à ma femme... Montrer de la jalousie...

FRANCESCA. — Je n'ai pas besoin de maître pour cela.

LE MARQUIS. — Le prier de chanter avec vous.

FRANCESCA. — Oui, mon cousin.

LE MARQUIS. — Lui faire des avances, enfin.

FRANCESCA. — Oui, mon cousin; je ferai comme les reines, je permettrai!... Oh! quelle joie, quelle joie! Tout change d'aspect à mes yeux... Quand je suis entrée, le salon me semblait triste, sombre... maintenant il est gai, riant... Je voudrais qu'il vint!... il me semble que rien qu'en me regardant, il comprendrait que tout ce qui est dans son cœur est déjà depuis longtemps dans le mien... qu'il...
MATTEO, *annonçant*. — M. le comte Odoard.

FRANCESCA. — Je m'enfuis!

LE MARQUIS, *la retenant*. — Eh bien... eh bien! voilà donc ce grand courage!... Oh! je ne vous laisse point partir.

Scène VI.

LES MÊMES, ODOARD.

ODOARD. — Colonel, je me rends à vos ordres. (*Saluant Francesca.*) Madame...

LE MARQUIS. — Quel air riant et heureux, capitaine... Vous avez donc fait quelque beau rêve?

ODOARD. — Colonel...

LE MARQUIS. — C'est que je crois aux rêves... et si vous avez d'heureux pressentiments aujourd'hui, ne les chassez pas.

FRANCESCA, *bas*. — Mon cousin!

ODOARD. — Comment cela?

LE MARQUIS. — Je ne m'explique pas; attendez-moi ici, j'ai quelques dépêches à vous remettre.

ODOARD. — Est-ce pour un point éloigné, colonel?

LE MARQUIS. — Non, non, vous serez revenu pour le mariage de la princesse Nicolini; il doit vous inspirer un intérêt particulier.

ODOARD. — Je ne m'en cache pas.

LE MARQUIS. — Je reviens; attendez-moi ici. (*Bas, à Francesca.*) Allons... vous voilà devant l'ennemi.

FRANCESCA. — Je tremble.

Scène VII.

FRANCESCA, ODOARD.

FRANCESCA, *à part*. — Quand je songe qu'il faut que je commence!... Quel embarras!

ODOARD. — Le colonel avait raison, madame, et je suis en veine de bonheur... Madame la marquise me permet de lui demander la première valse pour demain.

FRANCESCA. — La marquise permet et accorde. (*A part.*) Il m'aide. (*Haut.*) Mais serez-vous revenu?

ODOARD. — Oh! je le serai! Manquer au mariage de la comtesse Nicolini!... il me vaudrait mieux! Cette jeune femme d'un haut rang, d'une grande fortune, qui aime un jeune homme obscur, et qui, à force de l'aimer, triomphe de tous les obstacles pour l'élever jusqu'à elle.

FRANCESCA. — Cela vous étonne?

ODOARD. — Non, non, car le désintéressement est dans le cœur de toutes les femmes; qu'elles soient riches, qu'elles soient princesses, reines même, que leur importe? Elles ne regardent ni à l'opulence ni au titre; elles aiment, et tout est dit.

FRANCESCA. — Vous admirez la comtesse; et moi... c'est le jeune homme qui me touche, de l'avoir aimée assez pour accepter.

ODOARD. — Que je l'envie! Après le plaisir de tout donner à la femme qu'on aime, le plus grand bonheur est de lui tout devoir! Je n'ai jamais compris les fausses délicatesses qui s'alarment des bienfaits d'une main si chère. S'aimer, cela sanctifie tout... On n'est plus deux... on est seul; aucun ne reçoit et chacun donne.

FRANCESCA, *émue*. — Quelle chaleur!... Vous parliez... comme si vous étiez amoureux.

ODOARD, *riant*. — Je le suis peut-être.

FRANCESCA. — Vraiment... Eh bien, cela me fait plaisir, (*S'approchant de lui et avec enjouement.*) Monsieur le comte, les femmes sont bien curieuses.

ODOARD. — Presque autant que les hommes sont indiscrets.

FRANCESCA. — Je vous ai dit mon défaut; voulez-vous me prouver le vôtre?

ODOARD. — On dit que les femmes ne nous pardonnent jamais une indiscretion, même quand elles l'ont provoquée.

FRANCESCA. — Il y aurait peut-être moins d'indiscretion de votre part que vous ne croyez. (*A part.*) J'espère que je m'avance.

ODOARD, *à part*. — Est-ce qu'elle se douterait? Donnons-lui le change.

FRANCESCA, *s'approchant*. — Quel âge a-t-elle?

ODOARD. — Vingt ans!

FRANCESCA, *à part*. — Mon âge! (*Haut.*) Sera-t-elle au bal demain?

ODOARD. — Vous m'en demandez beaucoup.

FRANCESCA. — Vous ne niez pas? Elle y sera. Me la montrerez-vous?

ODOARD. — Oh! je ne le peux pas.

FRANCESCA, *à part*. — Je le crois bien. (*Haut.*) Est-elle jolie?

ODOARD. — Mieux que jolie... mieux que belle... charmante!

FRANCESCA, *avec émotion*. — L'amour voit tout en beau.

ODOARD. — Oh! je ne m'abuse pas... des yeux si doux... des cheveux...

FRANCESCA. — Des cheveux?

ODOARD. — Des cheveux blonds.

FRANCESCA, *à part*. — Comme moi! comme moi!

ODOARD, *s'animant*. — Son visage plein de finesse et d'éclat, une physionomie qui promet une belle âme, une âme qui donne plus encore.

FRANCESCA, *à part*. — Qu'il est doux de s'entendre parler ainsi par celui qu'on aime. (*Haut.*) Vous l'aimez bien!

ODOARD. — Si je l'aime!... Je suis bien jeune, et la vie s'ouvre devant moi belle et riante... Eh bien! mon plus beau jour serait celui où je pourrais la lui sacrifier. Quand, assis à ses côtés, je la regarde, je n'éprouve qu'un regret, c'est de penser que jamais elle ne connaîtra tout ce que mon cœur contient de tendresse... car toutes les paroles sont glacées, tous les serments sont morts quand je les compare à ce que je sens... Oh! ne viendra-t-il jamais un instant où une preuve, une preuve, un fait, parlera à la place de ma bouche impuissante, et lui dira tout ce que je ne sais pas lui dire... Mais vous ne pouvez me comprendre, car vous ne savez pas ce qu'elle est et ce que je suis... vous ne savez pas...

FRANCESCA, *qui l'a écouté avec une émotion croissante*. — Eh bien! si! Je savais tout; si! Je savais votre amour, je savais son nom!

ODOARD. — O ciel! Malheureux! je suis perdu!

FRANCESCA. — Perdu! Vous ne me regardez donc pas?

ODOARD. — Madame, au nom du ciel, oubliez tout ce que

je vous ai dit; oubliez un aveu que m'a arraché mon amour aveugle!... En parlant d'elle, ma tête s'est égarée... Ne nous trahissez pas!

FRANCESCA. — Que dites-vous, mon Dieu?

ODOARD. — Vous êtes femme, vous êtes bonne. S'il ne s'agissait que de moi, je ne vous prierais pas! Mais elle! elle! Insensé que je suis, si son mari savait...

FRANCESCA. — Son mari! Je me meurs.

MATTEO, *entrant*. — M. le marquis attend monsieur!... omette pour lui donner ses dépêches.

ODOARD. — Je vous suis. (*Bas à Francesca.*) Au nom du ciel, n'ayez rien vu, rien entendu. (*Il sort.*)

Scène VIII.

FRANCESCA, seule.

Son mari!... Ce n'est pas moi!... Il en aime une autre!... Et je me croyais malheureuse hier!... Dieu! avoir espéré, avoir vu l'amour sur son visage, avoir cru que c'était pour moi qu'il tremblait, qu'il pâlisait, qu'il pleurait ainsi!... Et c'est une autre qu'il aime!... une autre!... Et je lui ai montré ma tendresse, et j'ai semblé solliciter la sienne!... Oh! j'en mourrai de honte!

Scène IX.

FRANCESCA, LE MARQUIS, LA CHANOINESSE, *allant à Francesca.*

LE MARQUIS. — Eh bien! ma jolie cousine, avais-je raison? Mais que vois-je? vous avez pleuré?

FRANCESCA. — Laissez-moi, mon cousin; quel mal vous m'avez fait!

LA CHANOINESSE. — Que dites-vous?

FRANCESCA, *à la chanoinesse*. — Ma tante, je suis au désespoir.

LA CHANOINESSE. — Au couvent, ma nièce, on n'est jamais au désespoir.

FRANCESCA, *à la chanoinesse*. — Ma tante, emmenez-moi!

LE MARQUIS. — Attendez... Encore quelque illusion de modestie; vous avez autant de peine à croire qu'on vous aime, que les autres femmes à croire qu'on ne les aime pas. Voyons, contez-moi vos douleurs, enfant!

FRANCESCA. — Mon cousin, ne me parlez pas ainsi; votre gaieté me fait mal.

LE MARQUIS. — Si je suis gai... c'est que je suis sûr que vous avez tort d'être triste... Voyons, parlez.

FRANCESCA, *avec douleur*. — Il aime une autre femme, une femme mariée!...

LE MARQUIS. — Ce n'est que cela? Vous m'avez fait une peur!...

LA CHANOINESSE. — Et que pourrait-il y avoir de plus?

LE MARQUIS. — Comment! ce qu'il pourrait y avoir de plus? Mais, d'abord, nous sommes sûrs qu'il ne l'épousera pas, puisqu'elle est mariée, et il me semble que c'est bien quelque chose.

FRANCESCA. — Qu'importe... puisqu'il ne m'aime pas!

LE MARQUIS. — Qui vous dit qu'il ne vous aime pas? Voyez-vous, ma chère petite cousine, nous autres hommes, nous sommes de très-imparfaites créatures.

LA CHANOINESSE. — Oh! que cela est vrai!

LE MARQUIS. — Voilà la première fois que vous êtes de mon avis; on voit bien que je dis du mal de quelqu'un. (*A Francesca.*) On peut très-bien à la fois adorer une jeune fille et aimer une femme. Comme ce n'est pas de la même manière, ces deux amours ne se nuisent pas.

LA CHANOINESSE. — Quelle morale!

FRANCESCA. — Je ne comprends pas.

LE MARQUIS. — Bien! voilà la demoiselle qui comprend et la dame qui ne comprend pas. (*A Francesca.*) Ainsi...

FRANCESCA, *vivement*. — Je ne veux pas en entendre davantage. Partons, ma tante.

LE MARQUIS. — Mais si je vous donne ici, à l'instant, la preuve de son amour, la preuve écrite!

FRANCESCA. — C'est impossible.

LE MARQUIS, *tirant un papier*. — Tenez, voici une lettre d'Odoard pour vous.

FRANCESCA. — Pour moi? que peut-il m'écrire?

LE MARQUIS. — Ce qu'il n'a pas osé vous dire, enfant. Je sortais de mon cabinet, quand je l'ai vu donner une lettre à Matteo, en lui disant: *Pour la marquise*. Je m'étais approché: A quelle marquise écrivez-vous, beau capitaine? lui ai-je dit en saisissant la lettre. — A la marquise... à la marquise Francesca. Il était tout troublé. — Eh bien! lui dis-je, je me charge de la remettre... et la voici. Allons, ouvrez et lisez.

FRANCESCA, *ouvrant*. — Je ne puis comprendre. (*Elle jette les yeux sur la lettre et la referme vivement en jetant un cri.*)

LE MARQUIS. — Eh bien! est-elle pour vous?

FRANCESCA. — Oui... oui... elle est pour moi.

LA CHANOINESSE. — Qu'avez-vous, mon enfant, vous pâlissez?

FRANCESCA. — Ce n'est rien; le trouble, le saisissement...

LE MARQUIS, *à la chanoinesse*. — Vous ne connaissez pas cela, madame.

LA CHANOINESSE, *qui a regardé Francesca et à part*. — Ou je me trompe fort, ou cette lettre n'est pas pour elle.

Scène X.

LES MÊMES, RANNUCCIO, *tenant des papiers*; ODOARD.

ODOARD. — Monsieur le marquis, me voici prêt à partir.

FRANCESCA, *à part*. — O ciel! ma cousine! C'est donc elle!...

LE MARQUIS, *à Odoard*. — Bien... Mais causez un moment

avec Francesca, pendant que je vais donner quelques instructions à Rannuccio; causez. (*Bas à Odoard.*) J'ai remis votre lettre.

LA CHANOINESSE, les observant. — Mystère! mystère!

(*Le marquis remonte la scène avec Rannuccio.*)

ODOARD, s'approchant de Francesca. — Oh! madame! si lene! par grâce!...

FRANCESCA. — Ne craignez rien, monsieur.

Scène XI^e et dernière.

LES MÊMES, LA MARQUISE, MATTEO.

LA MARQUISE. — Chère Francesca, je viens vous chercher pour faire nos emplettes.

MATTEO. — Le cheval de monsieur le marquis est prêt.

LE MARQUIS, redescendant la scène. — C'est bien. (*A Odoard.*) Voici ces dépêches; c'est à une lieue d'ici. Vous serez aussitôt revenu que parti. (*A Rannuccio.*) Rannuccio!

RANNUCCIO. — Colonel!

LE MARQUIS l'emmène dans un coin du théâtre et lui dit tout bas : — Tu me comprends bien?

RANNUCCIO. — Oui, colonel.

LE MARQUIS. — Tu sais où sont les ruines?

RANNUCCIO. — Près de votre villa.

LE MARQUIS. — On est forcé de les traverser pour aller à ma villa. Tu vas faire monter quarante carabiniers à cheval; tu les cacheras près des ruines, et tu te saisisiras de tous les conspirateurs.

RANNUCCIO. — Oui, colonel.

ODOARD, bas à la marquise. — Il faut que je vous parle!... Cette nuit... à la villa!

LA MARQUISE, bas. — J'y serai.

LA CHANOINESSE, à Francesca. — Venez, mon enfant, il n'y a pour vous, ici, que des larmes.

LE MARQUIS. — Allons, chacun à son poste... Moi, je me rends auprès du prince; toi, Rannuccio, où tu sais... Odoard, à cheval... et vous, mesdames, à votre conspiration éternelle, permanente, infaillible, à votre toilette.

(*Odoard et la marquise se saluent très-cérémonieusement : chacun se dispose à partir. La toile tombe.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

Voyages en Zigzag.

M. Topffer, l'auteur des *Voyages en Zigzag*, est déjà célèbre comme écrivain et comme dessinateur. Les *Nouvelles genevoises* et les *Albums de MM. Vieux-Bois, Jabot, Crépin et consorts* lui ont valu une réputation européenne. Essayer de faire un éloge convenable de son double talent ce serait s'imposer une tâche inutile. M. Topffer possède surtout une qualité qui nous semble d'autant plus précieuse qu'elle devient de plus en plus rare : il est aussi sensible que gai, et quand cela lui plaît, il nous fait rire et pleurer malgré nous.

de l'Italie septentrionale. Souvent elle va jusqu'à Milan; une fois même elle s'est aventurée jusqu'à Venise. Tous les jours, pendant les haltes, les repas, le matin avant le départ, le soir après le souper, M. Topffer avait pris l'habitude de rédiger le récit de ces *Voyages en Zigzag*, entremêlé d'observations fines et piquantes, de pensées profondes, de bons mots malicieux, et orné de ravissants croquis. — Chaque année le précieux album, autographié à un petit nombre d'exemplaires, était distribué à tous les membres de la caravane.

C'est la collection de ces albums, très-recherchés et très-rare, que MM. Dubochet et Comp. publient aujourd'hui par livraisons hebdomadaires.

Le seul moyen de faire connaître ce livre, c'est d'en citer quelques fragments pris au hasard; car, si nous étions obligés de choisir, nous nous trouverions fort embarrassés.

La première heure des vacances a enfin sonné : la caravane se met en route, et, s'embarquant sur le lac de Genève, abandonne la classe et les livres aux rats, qui commencent aussitôt leurs voyages en zigzag.

Le bateau a débarqué nos jeunes touristes à l'extrémité du lac. Chacun met son sac sur son dos, et le voyage à pied commence. Outre leur sac, tous emportent, selon les sages recommandations du général en chef, provision d'entrain, de gaieté, de courage et de bonne humeur. « Il est très-bon », dit M. Topffer au départ, de compter pour l'amusement sur soi et ses camarades plus que sur les curiosités des villes ou sur les merveilles des contrées; il n'est pas

mal non plus de se fatiguer assez pour que tous les grabats paraissent moelleux, et de s'affamer jusqu'à ce point où l'appétit est un délicieux assaisonnement aux mets de leur nature les moins délicats. »

Dès la première journée, ce dernier conseil a été si bien suivi par une partie de la troupe, qu'il faut s'arrêter pour prendre une voiture et y faire monter les écloppés et les démoralisés.

Cette voiture, c'est le char-à-banès national, qui tient par quatre clous, des attelages de ficelle et des bêtes borgnes; mais ne craignez rien, on est plus en sûreté sur ce misérable chariot que dans nos plus brillants phaétons.

Nous voudrions pouvoir suivre nos voyageurs dans toutes leurs excursions, raconter toutes leurs aventures; mais nous avons à peine la place nécessaire pour resserrer dans trois

ou quatre colonnes de ce journal, divers échantillons des croquis de leur aimable guide.

Voyez ce jeune touristicule lançant des pierres aux nuages



où il aperçoit des oiseaux qui planent, et consumant dans cet exercice un excédant de vigueur dont plusieurs sauraient bien que faire;



les dents de la chaîne des Fiz qui branlent dans leurs mâchoires et qui, de temps en temps, s'écroulent avec un horrible fracas. Un lever dans un chalet où il a fallu passer la nuit sur le foin.

« Ce jour-ci, dit M. Topffer, l'aurore nous trouve tout habillés, un peu transis et fort disposés à quitter le lit. D'autre part, le jour nous fait voir des choses que la nuit ne nous avait pas montrées. Le foin est humide par places. De ces places on voit surgir des personnages entièrement herbacés; en particulier, le voyageur Augier ressemble à une prairie: blouse et pantalon, tout est verdâtre; il sera verdâtre jusqu'à Milan, lieu préfixé pour une lessive générale. Pour les pays où nous allons entrer, cette couleur a certainement plus d'à-propos que si c'était le rouge républicain; aussi le voyageur Augier traversera-t-il deux monarchies



absolues sans éprouver le moindre désagrément. Cohendet est debout, encore un peu nocé de la veille; le plancher ne l'a point verdi, mais il se plaint des *rates* qui lui ont rongé les poches... Les rates, ce sont les épouses des rats.

Voici maintenant le portrait de ce brave Cohendet, dont il vient d'être question :



« Cohendet passe pour le meilleur guide de Saint-Gervais. C'est un bon homme, jeune autrefois, au timbre de Stentor et au parler plein et pâteux : « Le coffre est bon, dit-il, le jarret va bien; mais l'œil, pas si net que ci-devant. » Il faut savoir que Cohendet est très-souvent de noce, et qu'à la noce il ne boit jamais d'eau, bien qu'il mange très-salé. Il s'ensuit que Cohendet *festonne* un peu au retour, et que, regardant la montagne, il voit double cime, et s'en prend à son âge. »

Quand on voyage dans les montagnes on couche souvent sur le foin, et on déjeune en plein air, au bord d'un précipice.



Mais quel est ce brave homme qui descend les hauteurs?



« Ah! les belles gens! dit-il, et puis propres, et puis riches! Ah ça, qui êtes-vous bien, vous autres? Des bienheureux du

temps. Et que diable venez-vous donc voir chez ces rocs? Et tant d'autres qui passent aussi, même que si chacun me payait vingt francs, je serions enterré sous mes millions! — Voilà, lui dit magnifiquement M. Topffer, vingt sous pour vous. — Eh! braves gens! bien vrai? et puis propres, et puis de quoi boire un coup!!! » Et il s'en va aussi joyeux que si les millions étaient venus, sans compter que vingt sous, c'est plus portatif. »

M. Topffer ne se contente pas de *croquer* les portraits des originaux qu'il rencontre ou de représenter les principales scènes tragi-comiques dans lesquelles sa petite caravane joue un rôle intéressant; tous les beaux paysages qu'il admire sur sa route, tous les monuments curieux qu'il visite, il les dessine avec un talent remarquable, il nous les montre tels qu'il les a vus. Contemplez ce joli lac Combal, dont les lignes douces contrastent avec le déchirement et les dentelures de glace qui de tous côtés frappent la vue.

Mais admirez surtout la tour fameuse du *lépreux* de la vallée d'Aoste. Pouvez-vous désirer un tableau plus vrai et en même temps plus artistement composé? Lisez en outre le passage remarquable que M. Topffer a écrit au pied de cette tour :

« Les gens qui montrent la tour du Lépreux affirment

tant qu'on veut, sur l'autorité de M. de Maistae, que son *lépreux* a vécu là, et ils citent en preuve les localités qui sont toujours les mêmes, ainsi qu'on prouverait que Romulus



tété une louve, parce que Rome est toujours sur le Tibre. I un désir bien naturel, chacun voudrait apprendre de lui-même la vérité est vraie... Elle l'est suffisamment pour tous ceux croient que dans les œuvres de génie la vérité peut se reconnaître indépendamment de la réalité; pour tous ceux qui lisant l'opuscule, sentent en leur cœur que tels ont pu être que tels ont dû être, dans des situations analogues, la destinée et les sentiments de plusieurs de leurs semblables. Qui croit à la réalité de Paul et Virginie? et qui ne croirait pas à la



candeur, à leurs amours, à tout cet ensemble de joie et de larmes, de douceur et de désespoir, dont se compose l'histoire de ces deux enfants? L'écrivain et le peintre qui ne savent que copier la réalité qu'ils voient, sont vrais sans charme et sans profondeur; celui à qui son cœur et son génie révèlent ce que la réalité ne montre pas toujours, ou ce qu'elle cache aux regards de la foule, celui-là est vrai sans

être vulgaire, profond sans être recherché, et il n'y a qu'un homme qui lui demandent, en preuve de la justesse d'imitation, l'extrait mortuaire de ses personnages.

« Il y a des livres qui mettent en scène des hommes et des faits réels; la vérité y frappe si peu, qu'on serait disposé à leur contester. Il y a des livres qui mettent en scène des hommes et des faits qui n'existeront jamais; la vérité y fra

tellement, que l'on veut qu'ils aient existé, que l'on va voir d'âge en âge les lieux auxquels le peintre a attaché leur souvenir, que ces lieux deviennent célèbres à cause d'eux, et que des générations entières, non pas sur la foi d'aucune autorité, mais sur le témoignage de leurs yeux qui ont lu, de leur esprit qui a saisi, de leur cœur qui a compris, vivent et meurent convaincus de leur existence. »

Malheureusement la place nous manque et nous sommes forcé de nous arrêter. Qu'il nous soit permis toutefois de citer encore deux passages d'un genre différent, qui montreront combien le talent de M. Topffer est varié :

« Plusieurs vont visiter la cure et son tranquille cimetière ; on y monte par une rampe. Tout est paix, silence, dans ce religieux et mélancolique asile. N'était l'agrément de vivre, l'on voudrait y laisser ses os et s'y endormir, dans ces tombes fleuries, au bruit de ces insectes qui bourdonnent. Auprès est la cure, masquée par des touffes de dahlias, presque enfouie sous des arbres fruitiers, et d'où le ministre, quand il fait ses prônes, voit à la fois ses morts, ses vivants, la maison de Dieu, et tout autour les œuvres qui racontent sa gloire. »

« ... Au delà du roc perché nous commençons à rencontrer des touristes qui descendent. Le premier est de l'espèce *sous-pieds*. Le touriste à sous-pieds est gêné pour marcher comme certains aquatiques qui nagent mieux qu'ils ne se promènent. D'autre part, quand le touriste à sous-pieds est sur son muet, cet accoutrement bois de Boulogne jure avec les sapins. Chose remarquable ! on trouve dans tous les régnes de ces ornithorhynques qui ne sont ni rats ni oiseaux, mais un peu tous les deux. »

« Plus loin (cette vallée est très-riche en espèces rares et curieuses), nous trouvons une autre variété. C'est le touriste *imperméable*, qui est triste, soigneux, mais jamais mouillé ; il voyage pour cela. Ce touriste-là descend timidement le long des rochers, regardant le ciel, désirent la pluie, et, au moindre signe d'humidité, il s'imperméable immédiatement. Le voilà alors sous son vrai plumage, celui de maître corbeau, perché aussi. »

« Plus loin le touriste *nono* : haut comme une grue, muet comme un poisson. Il se salue lui-même et ceux de son espèce ; pour tous les autres touristes, il ne les empêche pas de passer, voilà tout. A table d'hôte, il ne se doute point qu'on soit à côté de lui, ni en face, ni ailleurs, et il méprise beaucoup les pays où *tute le monde parlé à tute le monde*. »

« Plus loin le touriste *en litère*, un infirme ou une dame. Quatre forts gaillards se relèvent pour le porter. Le touriste en litère s'enveloppe de châles, s'achemine pâle, arrive éteint et va vite se coucher. On le refait avec du calme et des boissons chaudes. »

« Plus loin le touriste *parleur* : il est accommodant et trouve tout beau suffisamment, pourvu qu'il parle. Ordinairement il se tient une victime qui est son épouse ou son ami, quelquefois tous les deux ; alors ils se relèvent. En face d'une chose à voir, le touriste parleur énumère toutes celles qu'il a vues, sans en omettre aucune, après quoi il dit : Partons. C'est qu'il veut changer de sujet. »

« Plus loin le touriste *furibond* : il est hagar, indigné, fait des pas de deux mètres, s'offense si on le regarde, jure si on ne lui fait place, brusque si on le retarde. Il ne porte rien, mais un guide chargé court après lui. Cette espèce est rare ; nous l'avons trouvée au-dessus de la Handeck, après le pont. »

« Telles sont les principales variétés que nous avons pu étudier cette année et ce jour-là. Plus loin, je l'ai déjà dit, nous n'avons plus rencontré de touristes, si ce n'est à Venise, deux ou trois, de l'espèce si commune du touriste constamment. Le touriste constamment est celui qui hante les galeries, les musées, les monuments publics, où, un itinéraire à la main, sans presque regarder, il constate. Tant que tout est conforme il bâille ; mais si l'itinéraire l'a trompé, il devient furieux et on ne sait plus qu'en faire. La cicérone se cache, l'aubergiste l'adoucît, sa femme le plaint et les petits chiens aboient. »

Un pareil ouvrage ne s'analyse pas : pour l'apprécier à sa juste valeur, il faut le lire tout entier, il faut le suivre pas à pas dans ses capricieuses fantaisies, dans ses nombreux zigzags, depuis le départ jusqu'au retour. C'est la représentation la plus fidèle, la plus complète, la plus ingénieuse, la plus amusante et la plus instructive, la plus sérieuse et la plus bouffonne qu'on puisse imaginer de la vie du voyageur à pied dans les Alpes, vie de contrastes et d'aventures, de bons et de mauvais jours, de vives joies et de petites misères, de privations et de fatigues de toute espèce ; mais vie de liberté, vie de bonheur, d'un bonheur vrai, sain, pur, dont ceux qui l'ont goûté ne perdent jamais le souvenir (1).



(1) *Voyages en Zigzag*, ou Excursions d'un pensionnat en vacances dans les cantons suisses et sur le revers italien des Alpes ; par R. TOPFFER ; illustré d'après les dessins de l'auteur, et orné de 12 grands dessins, par CALAME. — 1 beau vol. in-8 jésus de 400 pages. 50 livraisons à 50 cent. (45 francs l'ouvrage complet.) — Paris, 1845. Dubochet et Comp. (2 livraisons sont en vente.)

Bulletin bibliographique.

Œuvres de Spinoza, traduites par ÉMILE SAISSET, professeur de philosophie au collège royal de Henri IV, avec une introduction du traducteur. 2 vol. in-18. — Paris, 1845. Charpentier. 4 fr. le volume.

M. Émile Saisset vient enfin de donner aux amis de la philosophie une traduction française depuis longtemps promise des œuvres de Spinoza. « Populaire en Allemagne », dit-il, Spinoza est encore en France à peu près inconnu. Ce n'est pas qu'il ne se fasse beaucoup de bruit autour de son nom : on le célèbre avec enthousiasme, on le décrie avec emportement, on l'atteste, on le cite à tout propos ; mais l'admiration effrénée qu'il inspire aux uns, pas plus que les violentes colères qu'il allume chez les autres, n'ont réussi à lui procurer des lecteurs. J'ai pensé qu'une traduction était absolument nécessaire pour donner enfin des amis ou des adversaires sérieux à Spinoza, et j'ai même osé espérer qu'elle pourrait mettre un terme à cette aveugle et stérile controverse qui s'agite depuis quinze ans dans le vide : débats ridicules où aucune des parties ne connaît les pièces du procès. »

« Spinoza est un solitaire ; il s'inquiète sérieusement de s'entendre avec lui-même, mais fort peu d'être entendu. Animé du plus violent mépris pour le vulgaire, il ne s'adresse qu'aux esprits d'élite, et fait de son style une algèbre à l'usage des géomètres et des penseurs ; souvent même il invente des mots nouveaux. En France on a beaucoup de curiosité et peu de patience ; l'erreur même fait moins peur que l'obscurité. Aussi Spinoza intéresse-t-il tout le monde sans se faire lire de personne. »

Une traduction française, c'est-à-dire claire et précise, de ces ouvrages théologiques ou métaphysiques très-difficiles à comprendre en latin était déjà une sorte de commentaires. Toutefois, M. E. Saisset avait voulu joindre à ce rude travail, dont il s'est acquitté avec autant de talent que de zèle, une introduction étendue, où il se proposait, après avoir éclairci le caractère et l'enchaînement du système, de soumettre le système lui-même à une discussion régulière et approfondie ; mais cette introduction a pris peu à peu de si grands accroissements, qu'elle est devenue un livre. M. Émile Saisset n'en donne aujourd'hui au public que la première partie, c'est-à-dire une sorte d'exposition critique de la philosophie de Spinoza. Il se réserve de publier dans quelques mois la seconde partie, c'est-à-dire l'histoire et la réfutation de ce grand système.

Outre cette introduction, qui n'a pas moins de 200 pages, le premier volume contient une *bibliographie générale* des œuvres de Spinoza, la *Vie de Spinoza*, par Colerus, et le fameux *Traité théologico-politique* (*Tractatus theologico-politicus*), le seul ouvrage de Spinoza qu'il se soit décidé à publier de son vivant et le seul qui ait été traduit en français jusqu'à ce jour.

Dans le second volume, M. Émile Saisset a réuni l'*Éthique*, le *Traité de la réforme de l'entendement* et les *Lettres*. L'*Éthique* renferme la doctrine de Spinoza ; le *Traité de la réforme de l'entendement*, sa méthode ; les *Lettres* sont un commentaire toujours animé, souvent lumineux, de l'une et de l'autre.

M. Émile Saisset ne se dissimule pas que beaucoup de personnes zélées, qui ne peuvent entendre parler avec calme de Spinoza, et qui, sans comprendre un mot au fond de sa doctrine, sans avoir lu une ligne de ses écrits, frémissent d'horreur en entendant prononcer son nom, verront dans son travail une nouvelle tentative pour le réhabiliter. « Il y a bientôt deux siècles, dit-il, une de ces personnes (la race en est fort ancienne) argumentait contre le spinozisme dans un cercle dont Boerhaave faisait partie. L'illustre médecin souriait en l'écoutant ; il interrompit l'homme zélé par cette simple question : « Avez-vous lu Spinoza ? » L'homme zélé sortit furieux, et le bruit se répandit le lendemain dans Leyde que Boerhaave était spinoziste. »

Singulière existence, en vérité, que celle de Spinoza ! Aucun homme n'eut une vie plus calme, plus simple, plus honnête, plus dévouée ; et après sa mort, aucun homme ne fut plus méconnu, plus défiguré, plus déshonoré par la haine et par l'ignorance. Les prêtres surtout ont pris plaisir à le représenter comme un type de ce que l'enfer a jamais vomi de plus détestablement impie sur la terre. Sans doute, Spinoza a professé dans ses écrits certaines opinions qui ne sont pas admissibles ; toutefois, s'il s'égara quelquefois en cherchant consciencieusement la vérité, il n'en demeure pas moins un des plus grands philosophes dont l'humanité a le droit d'être fier, grand, non-seulement par la qualité de son génie, mais par la candeur de sa vie. Dans son bel article de l'*Encyclopédie nouvelle*, M. Jean Reynaud le compare à ces navigateurs portugais, qui, vers le temps où l'Europe voulut changer l'ancienne route qui la faisait communiquer avec les pays où le soleil se lève, s'avancèrent hardiment au large, et sans réussir à toucher le terme du voyage, laissèrent à leurs successeurs l'exemple de leur audace et le bénéfice de leurs premières découvertes. « Il a donné le branle à l'Allemagne, dit-il, et son initiative y est empreinte dans l'esprit actuel du protestantisme et de la philosophie. » Non, Spinoza ne mérite pas les ignobles injures qu'ont prodiguées à sa mémoire l'erreur ou la mauvaise foi, et son traducteur a eu raison de défier quiconque dirait aujourd'hui que ce pieux et sévère métaphysicien est un athée, un matérialiste, un impie, de se faire prendre au sérieux par un homme médiocrement instruit.

En consacrant deux années de sa vie à l'œuvre si difficile d'une traduction française des œuvres de Spinoza, M. Émile Saisset a donc rendu un véritable service aux amis sincères des études philosophiques. Ce travail consciencieux lui fera d'autant plus d'honneur qu'il l'a enrichi d'une remarquable introduction, dont la seconde partie sera impatientement attendue et désirée par tous ceux qui auront lu la première.

O Taïti, Histoire et Enquête, par HENRI LUTTEROTH. 1 vol. in-8. — Paris, 1845. Paulin. 5 fr. 50 c.

M. Henri Lutteroth n'attache qu'une médiocre importance politique, maritime et commerciale, à nos nouveaux établissements de l'Océan Pacifique. Dans son opinion, la France est mal informée. On a fait appel à ses sentiments généreux au profit d'une honteuse cause : celle de l'intolérance religieuse. Le gouvernement français a, sans s'en douter peut-être, mis ses vaisseaux et ses soldats au service de la célèbre compagnie de Jésus, qui devient chaque jour plus nombreuse, plus forte, plus insolente et plus barbare.

Convaincu de cette nouvelle escobarderie des dignes successeurs de Loyola, M. Henri Lutteroth a cru devoir la dénoncer à la France entière dans son nouvel ouvrage intitulé : *O Taïti, histoire et enquête*. Il cite des faits nombreux à l'appui de ses allégations. « Le nom d'enquête que j'ai donné à mes investigations,

dit-il, est bien celui qui leur convient. Loin de rien préjuger, je ne fais pas un pas sans interroger les témoins, et les témoins, ce sont presque toujours les hommes mêmes qui agissent ; c'est de leurs récits que se forme le mien. Le principal résultat de ce travail sera de montrer la propagande jésuitique à l'œuvre. « Tout cela, s'écriait Montlosier, en constatant que les jésuites remplissaient la France, tout cela nous est advenu comme une fantasmagorie ; il a fallu plus de deux ans pour y croire. » On croit plus vite cette fois ; mais, absorbé par les découvertes du dedans, on ne tourne pas assez les regards vers le dehors. »

M. Henri Lutteroth est le rédacteur en chef du journal protestant qui a pour titre *le Semeur*, et qui occupe un rang honorable dans la presse parisienne. Mais il le déclare dès le début, — et nous ajoutons une foi entière à ses paroles, — autant que personne il est hostile à tout privilège pour les cultes ; il se peut même qu'il diffère de plusieurs en ceci, qu'il le croit plus pour les cultes privilégiés que pour ceux qui ne le sont pas. La religion manque d'air dans le monopole ; il a peur qu'elle n'y étouffe, et il n'a jamais dévié de ces principes dans l'appréciation d'aucun fait. Ce qu'il veut, ce qu'il réclame, c'est la liberté, c'est la tolérance ; ce qu'il ne veut pas, c'est qu'une caste aussi tyrannique que la compagnie de Jésus, trompant une grande nation, parvienne à usurper, avec les armes de la France, une autorité absolue dont elle n'a pu s'emparer par la persuasion et par la douceur, et invoque le bras séculier contre quelques pauvres peuplades assez civilisées pour préférer les ministres protestants aux missionnaires de Picpus.

O Taïti (histoire et enquête) se divise en quatre époques. La première comprend les temps antérieurs au christianisme ; la seconde, la conversion au christianisme, — c'est l'*histoire* proprement dite ; — la troisième et la quatrième époque renferment au contraire les pièces de l'*enquête*, car elles sont postérieures à l'introduction du christianisme et à l'arrivée des Français dans l'Océanie. — M. Henri Lutteroth a ajouté au récit des derniers événements le projet de loi concernant nos établissements de l'Océanie, voté récemment par la Chambre des Députés, et l'exposé des motifs qui avait accompagné sa présentation.

Les Derniers Jours de l'Empire, poème en quatre chants, suivi de notes historiques et de poésies diverses ; par CHARLES DE MASSAS. 1 vol. in-8, orné d'un beau portrait de l'Empereur et de deux gravures sur acier. — Paris, 1845. Furne.

M. Charles de Massas est un de ces poètes, — dont l'espèce devient plus rare de jour en jour, — qui font des vers uniquement pour satisfaire un besoin impérieux de leur nature. En retirent-ils du profit ? Ils n'en sont inquiétés pas ; s'il le fallait même, ils seraient capables de renoncer à une position acquise, et de se laisser mourir de faim, eux et leur famille, dans le seul but de se procurer le temps d'asservir à leur joug une strophe rebelle. — A défaut d'argent, seront-ils au moins récompensés de leurs travaux par une brillante réputation ? Sans doute ils ne méprisent pas la gloire ; ils espèrent obtenir un grand et durable succès, car ils emplissent une partie de leur fortune à éditer eux-mêmes leurs œuvres ; mais ce qu'ils veulent avant tout, c'est rimer, ou, pour nous servir de leurs propres expressions, c'est rêver, chanter, tirer des accords de leur lyre ! La plupart de ces infortunés, victimes d'une erreur fatale, passent leur vie à fondre et refondre, dans un moule usé et commun, de vieilles idées sans valeur aucune ; d'autres, au contraire, ne se trompant pas sur leur vocation, parviennent, comme M. Charles de Massas, à force de zèle, de persévérance et de sacrifices, à terminer et à faire imprimer quelque poème, qui mérite au moins les respects des critiques les plus prosaïques.

M. Charles de Massas est un modeste employé de l'administration des douanes. Epris dès son enfance d'un vif amour de la poésie, à peine a-t-il su écrire, il a fait des vers. Il était à Grenoble, sa ville natale, quand Napoléon revint de l'île d'Elbe ; au Havre, quand ses restes mortels furent rapportés de Sainte-Hélène. « A Grenoble, il se trouvait parmi la foule qui, après l'entrée de l'Empereur, vint déposer à ses pieds les débris des barrières que l'on avait inutilement fermées devant lui, et qui lui dit : « Nous n'avons pu te donner les clefs, voilà les portes. » Au Havre, il fut l'un des spectateurs de l'imposant tableau que présentèrent la plage, la mer et le ciel, alors que le navire chargé de la tombe impériale toucha les eaux du fleuve de Paris, alors que des milliers de regards se voilèrent d'irrésistibles larmes, et que des deux points opposés d'un horizon devenu subitement limpide, descendirent à la fois sur cette magique scène les premiers rayons du jour et les dernières clartés de la nuit. »

Après avoir été témoin de ces deux grands spectacles, un poète français ne pouvait pas se dispenser de prendre sa lyre et de chanter. C'est ce qu'a fait M. Charles de Massas, et aujourd'hui il publie un poème en quatre chants : *l'Île d'Elbe, le Retour, Waterloo, Sainte-Hélène*, intitulé : *les Derniers Jours de l'Empire*. Cet ouvrage, enrichi de curieuses notes historiques et orné d'un portrait de l'Empereur et de deux belles gravures, se recommande par diverses qualités. Non-seulement M. Charles de Massas fait très-bien les vers, mais il est toujours animé de sentiments nobles, touchants et élevés, qu'il sait revêtir d'une forme heureuse. Les strophes suivantes, — et nous choisissons au hasard, — prouvent mieux que tous nos éloges quel est le véritable mérite de l'auteur des *Derniers Jours de l'Empire*.

A l'heure où, languissant sur la terre embrasée,
L'arbuste se ranime au souffle de la nuit,
Où la fleur tend sa feuille à la fraîche rosée,
Où l'infortune implore un sommeil qui la fuit,
Napoléon a vu des enfants, une mère,
De leurs tendres baisers couvrir le front d'un père,
Et, souffrant des plaisirs qui lui furent ravés,
Il a frappé les aïrs de ses plaintes funèbres,
Et seul, dans les ténèbres,
A longtemps appelé son épouse, son fils !

Ne les verra-t-il plus ? Toi que sa voix appelle,
Toi, le seul voyageur qui passe en son séjour,
Dis, rapide aquilon, n'as-tu pas sous ton aile
De ces objets chéris un message d'amour ?
Que devient-il, ce fils dont le premier sourire
D'un si superbe espoir fit tressaillir l'Empire ?
Privé de son appui, quels seront ses destins ?
Dis-lui si quelquefois, sur la terre étrangère,
Le doux portrait d'un père,
Loin d'hostiles regards, est permis à ses mains...

M. Charles de Massas n'a réellement qu'un défaut : il manque d'originalité. Si parfaits qu'ils soient, ses vers ressemblent à beaucoup d'autres ; ses idées et ses sentiments, — irréprochables d'ailleurs, — n'ont pas un caractère distinctif qui les fasse aisément reconnaître. Que M. Charles de Massas tâche donc, s'il publie jamais un second poème, de dominer d'une plus grande hauteur cette foule vulgaire de rimeurs au-dessus de laquelle il commence à s'élever.

Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 75 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

LE PALAMÈDE, Revue mensuelle des Échecs et autres Jeux.
— Conditions de l'abonnement : *Le Palamède* paraît le 13 de chaque mois, par livraison de 48 pages grand in-8.
Prix pour toute la France : Par an, 20 fr. — Pour six mois, 12 fr.
Chaque numéro, 2 fr. 50 cent.
Prix pour l'étranger : Affranchi jusqu'à la frontière, par an, 24 fr.

ON S'ABONNE A PARIS :

Au Bureau de la Revue, au Cercle des Échecs, et au Café de la Régence, 245, place du Palais-Royal; chez Bellizard, Dufour et comp., libraires, 4 bis, rue de Verneuil.

A L'ÉTRANGER :

LONDRES. — Bossange, Barthès et Lowell;
SAINT-PÉTERSBOURG. — F. Bellizard et comp.;
MOSCOU. — A. Semen; — V. Gauthier et fils; — G. A. Monighetti; — Urbain et Renaud;
ODESSA. — L. Villietty;
VARSOVIE. — A. E. Glücksberg;
VIENNE. — Rohrmann et Sewiergerd;
FRANCFORT. — Jügel;
LEIPZIG. — Brockhaus et Avenarius;
BERLIN. — Behr; — Asher;
BRUXELLES. — Meline, Cans et comp.;
AMSTERDAM. — Lutchmann et fils;
LA HAYE. — Les frères Van Cleef;
FLORENCE. — J. Piatti;
TURIN. — J. Bocca;
MILAN. — Stella;
ROME. — Merle;
NAPLES. — Dufrene;
ILE MAURICE. — Labausse, Truquez et comp.;
CONSTANTINOPLE. — Iskender;
ALGER. — Brechet et Bastide.

Le Palamède est dirigé par M. Saint-Amant, qui a recueilli l'héritage du célèbre Labourdonnais, et continue son œuvre avec un talent et une distinction qui font de ce recueil un guide précieux pour les amateurs d'échecs.

PAUL MASGANA, ÉDITEUR,
12, GALERIE DE L'ODÉON.

ÉTRUSQUES, poésies par PHILIPPE BUSONI. 1 joli volume in-18.

- | | |
|---------------------------------|-------------------------------------|
| I. Octave. | Vincent de Paul. |
| II. Le Beau. | XX. Hymne à la Nuit. |
| III. Aux Réformateurs modernes. | XXI. A M. Ingres. |
| IV. Entre Pise et Florence. | XXII. Le Dôme. |
| V. La Vénus de Milo. | XXIII. Les Mages. |
| VI. En lisant Shakspeare. | XXIV. A la mémoire de Lafayette. |
| VII. Eros. | XXV. Le Vieillard de Saint-Mandé. |
| VIII. Mon Ame est sombre. | XXVI. A Clotilde. |
| IX. Les Martyrs. | XXVII. Monte-Pincio. |
| X. A S... | XXVIII. Portraits. |
| XI. Ignace de Loyola. | XXIX. <i>Dies ire</i> . |
| XII. Démocratie. | XXX. Souvenir à Hérolde. |
| XIII. Infantia. | XXXI. Pensées. |
| XIV. Sonnet sur Dante. | XXXII. Devant la fontaine Baudusia. |
| XV. L'Amitié. | XXXIII. Jeune Femme et jeune Homme. |
| XVI. Pourquoi, mon Dieu. | XXXIV. Campo-Santo. |
| XVII. Laissons la Réverie. | XXXV. Epilogue. |
| XVIII. Myrto. | |
| XIX. Sur le portrait de saint | |

BOULEVARD BONNE-NOUVELLE, 20 ET 22,
ET RUE MAZAGRAN.

GALERIES DES BEAUX-ARTS. — PROMENADES ARTISTIQUES. — SALLE DE LECTURE. — A partir du 25 juin, jour de l'ouverture : Exposition permanente pour faciliter la vente des Œuvres d'Art. — Le 5 juillet, premier numéro du *Bulletin de l'Ami des Arts*.

25 CENTIMES LA SÉANCE.

TABLEAUX, AQUARELLES, SCULPTURES.

La bataille de Menthabor, par M. L. COGNET; — la Fuite de Ben-Aïssa, par M. COURT; — la Mort de Messaline, par M. L. BOULANGER; — la Petite Fermière, par M. SCHOPIN; — la Fuite en Égypte, par M. A. COLIN; — le Martyre de sainte Irène, par M. L. CHERELLES; — les Syriens, par M. B. MEUN; — Rouen, par M. PAUL HUET; — Machbeth, par M. FRANÇAIS, etc., etc.; — par MM. LONDON, NANTEUIL, DIAZ, VERDIER, LÉLÉUX, COROT, LESAINT, AMIEL, BELLOC, RAVANAT, ACHARD, LOUBON, TOURNEUX, etc., etc.

25 CENTIMES LA SÉANCE.

GRAVURES, LITHOGRAPHIES, LIVRES D'ART.

Musée Aguado; — Galerie de Florence; — Collection de sujets tirés de Hamlet, par M. EUG. DELACROIX; — Galerie Poulain; — Musée Landon; — Recueils de Costumes; — Vies de Peintres; — Livres d'architecture; — Collection de l'Artiste; — l'Antiquité expliquée, de Montfaucon, 45 vol. in-folio; — les Cérémonies religieuses, figures de Bernard Bicar; — Biographie universelle, etc., etc.; — Journaux français et étrangers; — Livres d'Histoire; — Mémoires curieux; — Mémoires secrets, etc., etc.; — Collection de Livres d'Art publiés en Angleterre, en Allemagne, etc.

Les *Galleries des Beaux-Arts*, qui viennent de s'ouvrir, dotent la ville de Paris d'un grand et bel établissement, plein d'utilité pour le public.

Pendant tout le courant de l'année, des salles vastes et magnifiquement éclairées offrent un lieu d'exposition unique à Paris. Les tableaux, les gravures, les dessins des principaux artistes y seront réunis. Des gravures, des journaux, une bibliothèque curieuse et choisie de livres d'art donneront plus d'attrait à ces *Promenades artistiques*, où les Parisiens comme les étrangers voudront se donner rendez-vous. Les directeurs des Musées y trouveront des tableaux d'histoire pour leurs galeries, les ecclésiastiques et les conseils de fabriques y trouveront des sujets religieux pour leurs églises, et les amateurs pourront y choisir des

tableaux de genre pour leur cabinet. Des hommes dévoués aux intérêts des artistes sont chargés de la vente des ouvrages exposés. Un journal-revue fait continuellement passer sous les yeux des lecteurs des articles critiques sur les œuvres placées dans les galeries, qui deviennent ainsi un motif d'émulation, par la comparaison des ouvrages et par la critique raisonnée dont ils sont l'objet.

A LA LIBRAIRIE PAULIN, rue de Seine, 55.

EN VENTE

NOTICES ET MÉMOIRES HISTORIQUES, lus à l'Académie des Sciences morales et politiques, de 1856 à 1845; par M. MIGNET, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences morales et politiques, membre de l'Académie française, 2 volumes in-8. Prix : 15 fr.

TOME I. Notice sur la vie et les travaux de M. le comte SIEYÈS. — Id. ROEDERER. — Id. LIVINGSTON. — Id. TALLEYRAND. — Id. BROUSSAIS. — Id. MERLIN. — Id. DESTUTT DE TRACY. — Id. DAUNOU. — Id. RAYNOUARD.

TOME II. La Germanie au huitième et au neuvième siècle; sa conversion au christianisme et son introduction dans la société civilisée de l'Europe occidentale. — Essai sur la formation territoriale et politique de la France, depuis la fin du onzième siècle jusqu'à la fin du quinzième. — Établissement de la réforme religieuse et constitution du calvinisme à Genève. — Introduction à l'histoire de la succession d'Espagne, et tableau des négociations relatives à cette succession sous Louis XIV.

HISTOIRE DES ÉTATS-GÉNÉRAUX ET DES INSTITUTIONS REPRÉSENTATIVES EN FRANCE; par M. A.-C. THIBAUDEAU. 2 vol. in-8. 15 fr.

JÉRÔME PATUROT A LA RECHERCHE D'UNE POSITION SOCIALE ET POLITIQUE. 5 vol. in-8. 22 fr. 50

ENCYCLOPÉDIANA, Recueil d'anecdotes anciennes, modernes et contemporaines. 4 vol. grand in-8. 40 fr.

LIBRAIRIE DE J.-J. DUBOCHET ET C^e,
RUE DE SEINE, 55.

COLLECTION DES AUTEURS LATINS, avec la traduction en français; publiée sous la direction de M. NISARD, maître des conférences à l'Ecole Normale. 25 vol. in-8 Jésus, de 45 à 55 feuillets. — Les éditeurs s'engagent à ne pas dépasser ce nombre de 25 volumes.

La Collection comprendra les Auteurs suivants, ainsi réunis dans une classification définitive :

POÈTES.

Plaute, Térence, Sénèque le Tragique. 4 vol. — Lucrèce, Virgile, Valerius Flaccus. 4 vol. — Ovide. 4 vol. — Horace, Juvénal, Persé, Sulpicia, Phédre, Catulle, Tibulle, Propertius, Gallus, Maximus, Publius Syrus. 4 vol. — Stace, Martial, Lucilius Junior, Rutilius Numantianus, Gracius Faliscus, Nemesianus et Calpurnius. 4 vol. — Lucain, Silius Italicus, Claudien. 4 vol.

PROSEURS.

Cicéron. 5 vol. — Tacite. 4 vol. — Tite-Live. 2 vol. — Sénèque le Philosophe. 4 vol. — Cornelius Nepos, Quinte-Curce, Justin, V. Maxime et Julius Obsequens. 4 vol. — Quintilien, Plinius le Jeune. 4 vol. — Pétrone, Apulée, Aulu-Gelle. 4 vol. — Caton, Varron, Vitruve, Celse. 4 vol. — Plinius l'Ancien. 2 vol. — Suétone, Historia Augusta, Eutrope. 4 vol. — Ammien Marcellin, Jornandès. 4 vol. — Salluste, J. César, V. Paterculus, Florus. 4 vol. — Choix de Proseurs et de Poètes de la latinité chrétienne. 4 vol.

VINGT-CINQ VOLUMES, contenant la matière de DEUX CENTS VOLUMES des autres éditions.

EN VENTE :

SALLUSTE, J. CÉSAR, VELLÉIUS PATERCULUS ET FLORUS, 1 volume.	42 fr. »
LUCAIN, SILIUS ITALICUS ET CLAUDIEN. 4 vol.	42 fr. 50
SÉNÈQUE LE PHILOSOPHE. 4 vol.	45 fr. »
OVIDE. 4 vol.	45 fr. »
TITE-LIVE. 2 vol.	50 fr. »
HORACE, etc., etc. 4 vol.	45 fr. »
TACITE. 4 vol.	42 fr. »
CICÉRON. 5 vol.	60 fr. »
CORNELIUS NEPOS, QUINTE-CURCE, JUSTIN, VALÈRE MAXIME, etc. 4 vol.	45 fr. »
STACE, MARTIAL, LUCILIUS JUNIOR, RUTILIUS NUMANTIANUS, etc. 4 vol.	45 fr. »
PÉTRONE, APULÉE, AULU-GELLE. 4 vol.	45 fr. »
QUINTILIEN, PLINIE LE JEUNE. 4 vol.	45 fr. »
LUCRÈCE, VIRGILE, VALERIUS FLACCUS. 4 vol.	45 fr. »

Le prix de chaque volume varie de 42 à 45 francs, selon le nombre de feuillets.

Pour les personnes qui souscriront d'avance à la Collection complète, le prix de l'abonnement est de 500 francs, ou 42 francs le volume.

Les souscripteurs remarqueront que notre Collection renferme la matière de 200 volumes environ des autres éditions, et que le prix de 500 francs égale à peine ce que coûterait la reliure de ces autres éditions.

La souscription à la Collection complète s'effectue en adressant aux éditeurs la somme de 500 francs, soit en argent, soit en billets payables en 1845 et 1844, sauf convention particulière entre les éditeurs et les souscripteurs.

Tous les deux ou trois mois il est publié un volume.

J.-J. DUBOCHET ET COMP., rue de Seine, 55.

SOUS PRESSE.

OEUVRES COMPLÈTES de BERNARD DE PALISSY, avec des notes. 4 vol. in-18. 3 fr. 50

ENSEIGNEMENT ÉLÉMENTAIRE UNIVERSEL, contenant les éléments de toutes les connaissances humaines à l'usage de la jeunesse. 4 vol. grand in-18 compacte, format du *Million de Faits*, imprimé en caractères très-lisibles.

PATRIA. — LA FRANCE ANCIENNE ET MODERNE, ou Collection encyclopédique de tous les faits relatifs à l'histoire intellectuelle et physique de la France et de ses colonies, par les auteurs du *Million de Faits*. — Un très-fort volume format in-8 anglais d'environ 2600 colonnes, orné de figures sur bois et de cartes coloriées.

Géographie physique, physique du sol, météorologie, géologie; flore, faune; météorologie, agriculture, industrie, travaux publics et voies de communication, commerce extérieur et intérieur, finances, état militaire, état maritime; population; climatologie médicale; philologie, paléographie, numismatique et blason; histoire ancienne et moderne; histoire des beaux-arts; répertoires des collections scientifiques et artistiques; instruction publique et privée; législation et organisation sociale; religions.

PARIS-ORLÉANS, ou Parcours pittoresque du chemin de fer de Paris à Orléans, avec l'embranchement de Corbeil; publié sous les auspices de M. F. BARTHOLONY, président du conseil d'administration du chemin de fer de Paris à Orléans.

Paysages, sites, monuments, aspects de localités, choisis parmi ce qu'il y a de plus remarquable sur tout le trajet; ouvrage illustré de lithographies à deux teintes, vignettes sur bois et culs-de-lampe, par CHAMPIN, et accompagné d'un texte explicatif intéressant toutes les communes et propriétés riveraines, par HIPPOLYTE HOSTEIN, collaborateur du grand ouvrage de l'*Italie-Audot*.

52 livraisons. Une livraison paraît tous les dimanches. Chaque livraison, dans le format quart de Jésus double, contient, sous une belle couverture, 4 pages de texte et une magnifique lithographie à deux teintes.

Prix de la livraison : En noir, 4 fr. — En couleur, 2 fr. — Chaque livraison séparée, en noir, 2 fr.

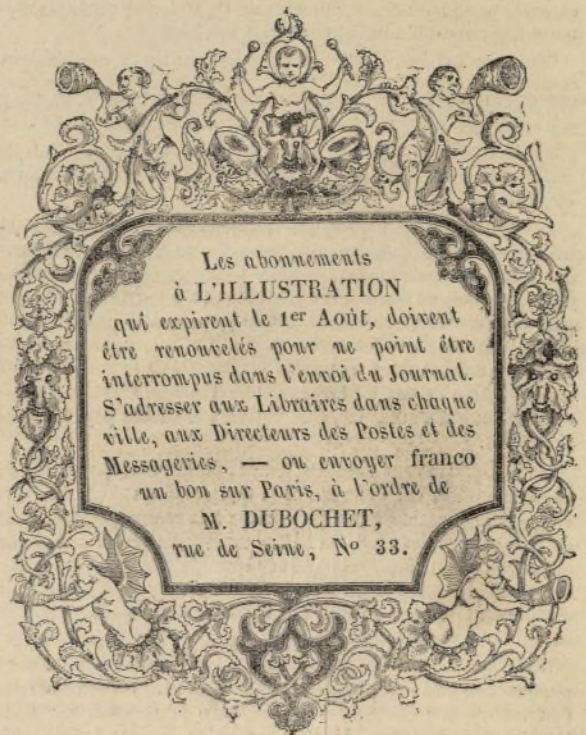
On souscrit dès à présent chez Colin et Comp., éditeurs, rue Chapon, 5; Paulin, rue de Seine, 55, où l'on peut se procurer GRATIS une magnifique livraison-modèle.

GUIDE DU VOYAGEUR EN SUISSE, avec une carte routière imprimée sur toile, les armes de la confédération suisse et des vingt-deux cantons, et deux grandes vues de la chaîne du Mont-Blanc et des Alpes bernoises; par ADOLPHE JOANNE. 4 vol. grand in-18, contenant la matière de 6 forts vol. in-18 à 5 fr. 50. (Paulin, éd.) Broché, 40 fr. 50 c.; relié, 42 fr.

OEUVRES COMPLÈTES DE MOLIÈRE, précédées d'une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur, par SAINTE-BEUVE, avec 800 dessins de TONY JOHANNOT. 4 volume grand in-8 Jésus vélin. (J.-J. Dubochet et Comp., éd.) 20 fr.

AVIS

AUX ABONNÉS DE L'ILLUSTRATION.



Modes.



Les changements continuels de notre température, presque aussi capricieuse que la mode, font plus que jamais rechercher les cachemires. L'argent qu'une femme destinait à l'acquisition de mille fantaisies est employé à l'achat d'un châle de l'Inde. Aussi voyons-nous, avec une toilette d'une légèreté tout aérienne, des châles carrés fond blanc ou orange abriter de leurs tissus fins et moelleux les épaules de nos élégantes.

Pour l'hiver, les cachemires longs à riches dessins sur fond noir seront le complément indispensable de toute élégance. Nous avons dit que les robes de soie ouvertes sur un jupon de mousseline étaient fort à la mode; aujourd'hui nous donnons le dessin d'une toilette de ce genre: la robe est en soie glacée gris et rose; le jupon de mousseline blanche, garni d'un haut volant, doit être sans apprêt, de manière à bien draper; des bouillons d'étoffe pareille sortent des manches; une garniture de dentelle tombe sur la main. Le bonnet, fait avec un morceau de dentelle, élevé des côtés, à l'italienne, est orné de roses.

La soie est ce qui se porte le plus: on fait de charmantes robes avec des demi-pèlerines décolletées, qui laissent en haut dépasser la chemisette de mousseline.

Les jours de chaleur on a, le matin, des peignoirs en mousseline blanche ou de couleur, entourés de petites garnitures à tuyaux fins et bordés de valenciennes. C'est un joli négligé.

La lingerie possède de délicieuses coquetteries pour les soirées d'été: ce sont des robes de tarlatane de deux nuances, par exemple une jupe rose sur une bleue. Ce mélange vaporeux d'étoffes légères est d'un effet charmant aux lumières.

Chez Alexandrine, c'est le même mélange: les capotes de deux couleurs en crêpe lisse bouillonné, avec des fleurs cachées dans ces nuages légers, sont une de ses créations les plus heureuses. Ses chapeaux de paille ornés de rubans, ses pailles de riz avec plumets russes ou marabouts noués, toutes ces modes ont un cachet qui rend le nom d'Alexandrine célèbre dans le monde élégant.

Les voilettes de dentelles qui voltigent autour du visage vont très-bien sur les chapeaux, un peu secs, de crêpe à passes tendues. Ainsi la mode et la coquetterie sont d'accord. On porte toujours beaucoup de mantelets à la vicille et d'écharpes en barège, puis des par-dessus en soie garnis de passementerie ou en mousseline, doublés de taffetas rose, paille, lilas et entourés de dentelle, qui commencent à prendre faveur. Ils se fixent à la taille par un ruban et ont de larges demi-manches. C'est une mode élégante et qui n'aura pas, comme telle, le succès populaire des mantelets.

On a fait, dans ces derniers temps, de grandes provisions de laines à broder, car maintenant la tapisserie est devenue l'ouvrage indispensable à la ville comme à la campagne. Les vieux dessins sont copiés; puis on fait, pour économiser l'ouvrage, un mélange de bandes de velours et de bandes de tapisseries, qui est fort en vogue; cela fait surtout de belles portières. Le lambrequin est tout en tapisserie pareille aux bandes qui entourent le rideau ou qui forment rubans.

Nous devons encore recommander les mouchoirs brodés au plumetis, en points de chaînettes de couleur; les voilettes imitant l'Angleterre par de légères applications de mousseline; enfin tous les ouvrages qui aident à passer les longues heures de la campagne.

Inauguration d'une nouvelle Église
Luthérienne à Paris.

La nouvelle église luthérienne, dont l'inauguration a eu lieu dimanche dernier, est située rue Chauchat, près la rue de Provence. Cette cérémonie avait attiré un grand concours de personnes qui remplissaient l'église bien avant l'heure indiquée pour le service.

Peut-être est-il convenable de dire deux mots de la différence entre les protestants luthériens et les protestants réformés. Les premiers se rattachent à la confession d'Augsbourg: ce sont, en grande majorité, les protestants d'Allemagne, ceux de la Suède, de la Norvège, du Danemark, et ceux qui sont dispersés dans les pays slaves. Les protestants réformés sont ceux de France, de Suisse, de Hollande, d'Angleterre, d'Écosse. Les réformés de chaque nation ont une confession de foi particulière. Entre les luthériens et les réformés, il n'y a de différence que dans quelques points du dogme, aujourd'hui considérés comme très-secondaires, et dans les formes du culte, les luthériens n'excluant pas les images et les autres ornements que l'Église réformée a sévèrement proscrits.

En France, il y a des luthériens dans cinq départements: dans les deux départements du Rhin, où ils forment un grand tiers de la population; dans les départements du Doubs et de la Haute-Saône, qui comprennent aujourd'hui l'ancienne principauté de Montbéliard toute luthérienne, et enfin à Paris.

Avant la Révolution et jusqu'à l'Empire, les luthériens de Paris suivaient leur culte dans les chapelles des ambassades de Suède et de Danemark. Ce fut l'Empereur qui, en 1809, leur fit donner l'église des Billettes et établit à Paris un Consistoire luthérien. Les luthériens de Paris étaient alors au nombre d'environ cinq mille.

On en compte aujourd'hui plus de douze mille, et depuis longtemps l'église des Billettes ne pouvait contenir les fidèles. Sous la Restauration déjà, des fonds furent votés par le Conseil municipal pour la fondation d'une nouvelle église, et plusieurs édifices furent successivement désignés pour cette destination.



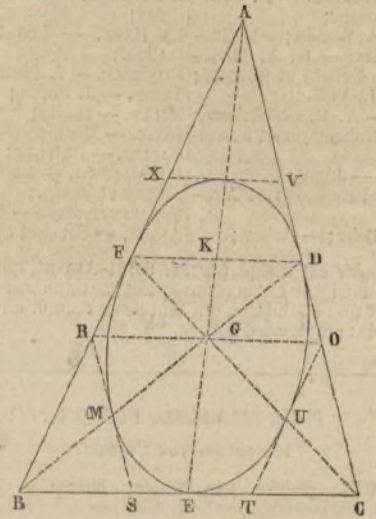
Enfin, en 1841, la ville offrit au Consistoire de faire disposer pour le culte luthérien une partie de l'ancienne halle de déchargement, située rue Chauchat. Cette halle avait été construite il y a peu d'années à grands frais pour servir d'entrepôt central; mais le commerce de Paris n'ayant pas trouvé d'avantage dans cet établissement, et n'en ayant pas profité, la halle était restée sans usage. La partie de l'édifice qui n'a pas été consacrée au culte, va être détruite pour prolonger la rue Grange-Batelière. Les travaux du nouveau temple ont été dirigés par M. Gau, architecte de la ville, qui a tiré tout le parti possible du bâtiment qu'il devait modifier. Le temple est d'une simplicité grave et élégante. Il y a place pour environ douze cents personnes. Le fronton porte cette inscription: *Église évangélique de la Rédemption*.

Par une coïncidence intéressante, le jour de la consécration de la nouvelle église était aussi l'anniversaire de la présentation de la confession de foi devant l'empereur Charles-Quint et les princes réunis à la diète d'Augsbourg.

Amusements des sciences.

SOLUTIONS DES QUESTIONS PROPOSÉES DANS LE DERNIER NUMÉRO.

I. Soit ABC la planche de bois donnée. Le charpentier divisera d'abord les côtés en deux parties égales, aux points D, E, F. Ces trois points seront les points de contact de l'ovale géométrique ou ellipse avec les côtés du triangle. On tirera aussi les trois droites AE, BD, CF, qui se coupent en G; ce sera le centre de l'ellipse. En prenant alors les distances GL, GM, GN, respectivement égales à GE, à GD et à GF, on aura six points E, M, F, L, D, N, qui suffiront pour tracer la courbe cherchée à vue, avec une approximation suffisante.



Ce tracé sera facilité, si l'on a soin de mener par les points L, M, N, des droites respectivement parallèles aux côtés BC, CA, AB, de manière à achever complètement le polygone RSTOVX, circonscrit à l'ovale.

II. Il y a deux solutions représentées dans les deux petits tableaux ci-dessous:

		Tonneaux pleins.	Tonneaux vides.	Tonneaux demi-pleins.
1 ^{re} SOLUTION.	1 ^{re} Personne.	2	2	5
	2 ^e Personne.	2	2	5
	3 ^e Personne.	5	5	1
2 ^e SOLUTION.	1 ^{re} Personne.	5	5	1
	2 ^e Personne.	5	5	1
	3 ^e Personne.	1	1	5

Il est manifeste que dans ces deux combinaisons, chaque personne aura sept tonneaux, dont trois et demi de vin.

NOUVELLES QUESTIONS À RÉSOUDRE.

I. On donne un carrelet à régler le papier, une petite aiguille bien également calibrée dans toute sa longueur, une feuille de papier et un crayon; on demande de se servir de ces objets pour trouver, par expérience, le rapport de la circonférence du cercle à son diamètre.

II. Partager entre trois personnes vingt-quatre tonneaux, dont huit pleins, huit vides et huit demi-pleins, en sorte que chacune ait la même quantité de vin et de tonneaux.

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Tout le monde court, cette année, danser au grand bal de Sceaux.



ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

A SAINT-PÉTERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, Gostinoï dworé, 22.

JACQUES DUBOCHET.

Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.

IMPRIMÉ PAR FRANÇOIS ET COMPAGNIE, rue du Petit-Carreau, 32, Sur la Presse Mécanique de TISSIER et Comp., à Paris.